

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black!)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

REVUE

DE

MONTREAL

DEUX FRÈRES

RÉCIT D'UN VIEILLARD

Non, mes amis, je n'ai jamais oublié cette scène.

Depuis, de nombreuses années se sont succédé : mes cheveux sont devenus blancs, ma mémoire s'est affaiblie, mon imagination est moins vive et moins puissante. Mais cette scène est toujours là, sous mes yeux, nette et précise, avec ses couleurs, avec ses contours, dans ses moindres détails, avec ses acteurs et ses spectateurs.

Mais il faut reprendre les choses de plus haut.

J'étais au collège ; je n'avais pas encore quitté la division des

petits. Un soir, après le souper, deux nouveaux élèves firent leur entrée dans la cour où nous prenions notre récréation. C'étaient deux frères. Chose étrange, ce ne fut pas la curiosité excitée d'ordinaire par les *nouveaux*, que fit naître en nous leur apparition. Non, ce fut en vérité un tout autre sentiment. Il y avait dans ces enfants un je ne sais quoi qui faisait que, à première vue, ils s'emparaient irrésistiblement de votre attention, qu'ensuite ils la réveillaient sans cesse et la tenaient toujours captive. Une fois qu'on avait jeté les yeux sur eux, on ne pouvait ne pas les regarder. Pourquoi? ah! c'est difficile à dire. L'explication de ce mystère ressortira de mon récit.

Il serait impossible, je crois, d'imaginer un plus frappant contraste que celui qui régnait entre ces deux frères. Et ce contraste ne tranchait pas seulement sur tout leur extérieur, il tranchait encore plus, s'il était possible, sur leur caractère moral et leurs aptitudes intellectuelles.

Sauf une lacune peu apparente d'abord, Paul, le plus jeune, était bien, à tous les points de vue, l'enfant le plus richement, le le plus complètement doué. Taille élégante et déjà très-développée pour son âge; chevelure abondante et naturellement bouclée; muscles qui promettaient d'être d'acier; grande souplesse dans tous les mouvements, et merveilleuse adresse dans les jeux et les exercices corporels, santé robuste et inaccessible, — aurait-on pu croire, — à la fatigue et à la maladie; yeux pleins d'expression et de vivacité; voix douce et sympathique; lèvres vermeilles d'où s'échappait un sourire plein de charme: il semblait tout avoir. Dans cet enfant si favorisé il circulait une sève riche de vie et de force, qui *transsudait*, pour ainsi dire, aux yeux de tous, et dont il semblait avoir lui-même la conscience. Oui, lorsqu'il nous regardait de ses yeux tout à la fois si vifs et si purs, nous croyions l'entendre nous dire: «Contemplez-moi bien. Je suis l'ordre, je suis la proportion, la grâce; je suis la force: et que me manque-t-il? rien sans doute.» Et pourtant, non: il lui manquait quelque chose, et nous le verrons bien.

*
*

Je vous l'ai dit, les deux frères contrastaient étrangement ensemble.

Joseph — c'était l'aîné — paraissait malingre, assez chétif et maladif. Il boitait même légèrement. Il était petit de taille; à

le voir, on ne lui aurait pas donné son âge. La vue de sa personne impressionnait d'abord désagréablement ; mais lorsqu'on arrêta, avec quelque attention, les yeux sur cette figure pâle où respiraient ensemble la mélancolie, la douceur, la résignation et en même temps une singulière énergie, on se sentait attiré comme malgré soi ; l'on éprouvait un très-vif sentiment de sympathie, et — le dirais-je ? — de respect. En effet, dans ce regard si profond, dans cette démarche lente, quelque peu pénible, mais ferme toutefois, dans ces paroles prononcées avec effort, mais toujours nettement accentuées, on entrevoyait comme une destinée bien comprise et généreusement acceptée, un but déterminé et poursuivi, une résolution forte et inébranlable.

Vous le comprenez sans doute, mes amis, sans que j'aie besoin de vous le dire : telles furent nos impressions ; je vous les expose en commençant, quoiqu'elles aient été d'abord un peu vagues et indécises, et ne se soient démêlées et éclaircies que plus tard.

Et l'intelligence et le cœur, me demanderez-vous ? Eh ! bien, écoutez.

Paul était doué de talents très-remarquables. Son intelligence était vive, son imagination brillante, sa mémoire vraiment prodigieuse, son jugement sûr, sa facilité à concevoir, à saisir et à retenir les choses était plus qu'ordinaire. Pour lui, tout travail intellectuel n'était, à vrai dire, qu'un jeu. Sans fatigue, sans effort, sans avoir l'air de s'occuper, il faisait tous ses devoirs de classe, occupait les premières places et remportait les premiers prix. Et de ces succès continuels, il ne paraissait nullement étonné : on aurait dit qu'il les regardait comme un bien qui lui était dû, et sur lequel il avait un droit incontestable.

Joseph avait aussi un esprit juste et solide, mais son intelligence était moins vive. Il ne saisissait les choses et ne les fixait dans sa mémoire qu'avec une assez grande difficulté ; en revanche, une fois gravées, il les retenait et ne les oubliait plus. Ses études lui coûtaient beaucoup d'efforts et de travail ; et ces efforts, il les faisait, ce travail il s'y livrait uniquement pour obéir au devoir, mais avec autant d'énergie que de persévérance. Il n'était pas un de ces brillants élèves souvent couronnés ; il s'instruisait sans éclat, sérieusement, soli-

dement. On aurait pu croire que, sentant tout ce qui lui manquait, il voulait suppléer par le travail à la facilité absente, et se préparer avec d'autant plus de soin à l'avenir, que, pour lui, cet avenir devait être plus rude et plus difficile. Mais non, en raisonnant ainsi, on se serait trompé ; ce n'était point là le mobile de sa conduite.

Une seule pensée le préoccupait : procurer le bonheur actuel et assurer l'avenir de son frère. Après Dieu, — car il avait une tendre piété, — c'était là le centre où convergeaient ses pensées, ses désirs, ses actions. Son bonheur, ses joies, c'était le bonheur, les joies de son frère. Ses chagrins, c'étaient les chagrins de son frère. Il se réjouissait de ses succès et de ses triomphes ; et, plus que lui, il ressentait ses mécomptes et ses douleurs. Les fautes que commettait ce frère bien-aimé, et les punitions, — rares, il est vrai, — qui en étaient quelquefois les suites, le touraient cruellement. Si cela eût été en son pouvoir, il aurait dérobé les unes aux regards de tous, et les autres, il les aurait prises avec empressement pour lui seul.

Ce frère, si brillant et, à tant d'égards, si supérieur, bien loin d'en être jaloux, il l'aimait et l'admirait. Il aurait voulu le voir parfait en toutes choses. Il rêvait sans cesse pour lui succès, fortune, position élevée. Il l'aurait voulu aussi toujours pur, toujours généreux, noble de cœur et de conduite. Il veillait sans cesse sur lui comme une mère sur son enfant. Il s'efforçait d'écartier de lui les dangers, les obstacles, les moindres contrariétés. Ses livres et ses papiers, il les rangeait, il en prenait soin, et il éprouvait une grande jouissance à lui épargner ainsi quelque peine. Enfin, il s'oubliait constamment lui-même pour se consacrer tout entier à son frère ; et sans doute il n'aspirait à rien autre chose qu'à persévérer jusqu'à la fin dans ce rôle de dévouement et de sacrifice. Pour lui, il était heureux de vivre à l'ombre de son frère. Là, il voyait sa vocation.

Assurément, on ne saurait nier qu'il n'y eût dans cette tendresse quelque chose d'excessif et de désordonné, quelque chose même de bien dangereux pour Paul ; car la vie est une lutte, il faut s'y préparer longtemps d'avance ; et en s'efforçant ainsi d'aplanir devant lui les obstacles et les difficultés, Joseph rendait à Paul un mauvais service. Mais alors il ne le soupçonnait même pas. Plus tard néanmoins, dans une sorte d'illumination suprême, il finit par le comprendre ; et Dieu qui, avant tout,

tient compte de la sincérité du cœur, voulut bien accomplir ses désirs et le récompenser de sa tendresse fraternelle. Mais je ne veux pas anticiper sur les événements.

* *

Et Paul, me dites-vous sans doute ?

Eh ! bien, mes amis, Paul ressemblait aux enfants de ces despotes asiatiques qui, dit-on, après s'être donné la peine de naître, paraissent croire qu'ils sont le centre de la création, que c'est pour eux seuls que le soleil brille, que la nuit étend ses voiles bienfaisants, que la terre produit ses fruits, et que les autres hommes n'ont été créés que pour leur obéir, les servir et prévenir leurs moindres volontés. L'espèce de culte que Joseph avait pour lui, ses soins continuels, il les acceptait comme des choses qui lui revenaient de plein droit et qu'on n'aurait pu, sans injustice, lui enlever. Certes, il aimait son frère ; mais il l'aimait comme on aime un être dépendant, d'une nature inférieure et qui s'en trouve heureux et honoré. Joseph devait vivre de sa vie, s'éclairer de ses rayons, s'échauffer à son foyer et finalement s'éteindre avec lui ; mais, quant à cela, il était bien loin d'y songer. Et ne croyez pas que ce fût dureté de cœur, ni orgueil. Non, c'était plutôt la suite d'un manque de réflexion et l'effet de l'habitude. Oui, il y avait au fond de ce cœur de la sensibilité et de la délicatesse, mais les bons sentiments y dormaient engourdis, et, pour les réveiller, il fallait un coup subit et rude. Ce coup, il vint en son temps et il produisit ses effets, mais à quel prix !.....

Tels que j'ai tâché de vous les dépeindre, les deux frères avaient avancé en âge et dans leurs études. Ils allaient terminer leur rhétorique. Ils n'étaient plus des enfants. A l'époque où nous sommes parvenus, c'étaient deux adolescents, mais qui avaient conservé leurs caractères distinctifs. Le même contraste se faisait toujours remarquer entre eux. Il me semble les voir encore : Paul toujours brillant, toujours triomphant ; Joseph, encore petit de taille, faible, mélancolique, mais résigné et heureux du bonheur de son frère.

Paul était un bel adolescent, rayonnant de santé et de force, jouissant sans arrière-pensée du présent, se laissant vivre, satisfait de lui-même et des autres, sans aucun souci de l'avenir. Et pourquoi s'en serait-il préoccupé ? N'était-il pas fort ? N'était-il

pas bien doué ? ne serait-il pas riche ? Jusqu'alors la vie n'avait eu pour lui que des roses et point d'épines ; aucun obstacle ne s'était dressé sous ses pas ; pourquoi donc aurait-il cherché à l'horizon de sa vie des points noirs ?

Et personne ne pensait autrement. Ses camarades de collège, ses confrères de classe étaient tellement accoutumés à ses succès, à sa supériorité et à sa *fortune*, qu'ils n'imaginaient pas qu'aucun changement fût possible.

Nous l'acceptons, nous ne le discutons pas.

Pour nous, il y avait là quelque chose de fatal. Sans analyser les sentiments qu'il nous inspirait, sans nous en rendre compte, nous lui appliquions, dans une certaine mesure du moins, cette parole de Victor Hugo exaltant l'homme de génie — et, par homme de génie, ce poète, le plus personnel de tous les poètes, personne ne l'ignore, se sous-entendait lui-même : — L'Océan, la montagne, on les prend tels qu'ils sont, on ne les discute pas ! Un mot, aussi caractéristique, nous échappait quelquefois : Paul ? ah ! c'est bien différent ! Ce n'était pas précisément de l'affection que nous avions pour lui ; nous l'admirions plutôt, il nous dominait.

Au contraire, — et je l'ai déjà dit, — nous éprouvions pour Joseph une affection vive et profonde, jointe à un véritable respect ; vraisemblablement, sans doute, parce que dans sa vie, toute de dévouement et de sacrifice, nous soupçonnions vaguement un but caché, une idée généreuse et noble.

* *

Le moment était arrivé où la Providence allait jeter des nuages dans le ciel jusqu'alors si serein de nos amis, et précipiter le dénouement. Pauvres jeunes gens ! pauvre Joseph !

Je ne vous ai encore rien dit de leurs parents. Leur père était un homme honorable et jouissant d'une grande considération ; leur mère, une femme pieuse, distinguée, le modèle des mères, mais sur laquelle, peut-être, la *fascination* de Paul s'était aussi trop exercée. Par leur activité et par leur conduite sage et prudente, ils avaient acquis une belle fortune, qu'ils croyaient hors de toute atteinte. Pourtant arrivèrent un jour au collège de mauvaises nouvelles. On n'a pas encore perdu le souvenir de cette crise qui sévit alors et fit tant de mal au commerce et à l'industrie. On vit chanceler tout à coup, puis s'écrouler les for-

tunes les mieux assises. C'est ainsi que la chute imprévue d'une puissante maison de banque entraîna la ruine de beaucoup de fortunes.

Paul et Joseph virent accourir auprès d'eux leur père. Il leur annonça qu'il était à peu près ruiné ; à peine lui restait-il le plus strict nécessaire. Et comme, dans ce monde, un malheur n'arrive presque jamais sans un autre qui le suit de près, comme d'ailleurs M. S*** était déjà d'un âge assez avancé, usé par le travail, enfin d'une santé chancelante, il ne put résister longtemps au désastre dont il avait été frappé. A la vue d'un avenir si menaçant pour sa famille, l'énergie lui fit défaut, et il se laissa aller au découragement. Survint bientôt une maladie, tout d'abord fort grave, qui en peu de temps acheva de l'épuiser et l'emporta après de cruelles souffrances.

Certes, personne n'en peut douter, les deux frères furent sensibles à cette immense perte ; mais ils en furent affectés, chacun suivant son caractère et d'une manière différente. Tous deux, ils chérissaient leur père ; tous deux, ils le pleuraient amèrement.

Mais Joseph envisagea la situation d'un regard plus profond

Le présent lui apparut de suite avec toutes ses conséquences ; l'avenir, chargé de nuages et de menaces. Il vit sa mère privée tout à coup de cette aisance dorée à laquelle elle s'était habituée ; il vit Paul, son cher Paul, dénué de ressources au moment d'entrer dans le monde, forcé peut-être de commencer brusquement la lutte de la vie, exposé à toutes sortes de risques et de dangers. De lui-même, il ne s'inquiétait nullement, bien résolu à poursuivre sa vie d'abnégation et de sacrifice.

Il n'en fut pas ainsi de Paul. Soit légèreté, soit confiance excessive en lui-même, soit plutôt par suite de l'habitude où il était de se reposer en toutes choses sur son frère, il ne parut pas, malgré son intelligence et sa pénétration, se rendre clairement compte de l'état des choses. Grâce à la générosité des directeurs du collège, le court séjour que les deux frères devaient faire encore dans l'institution, pour compléter leurs études, étant assuré, Paul reprit peu à peu sa vie ordinaire ; toujours bon camarade, excellent élève, il continua de se reposer en tout sur la tendresse, la prévoyance et les soins de son frère. Il fallait un second coup ; il ne tarda pas à frapper et il fut décisif.

J'arrive, mes amis, à la scène qui a laissé dans mon esprit une si forte impression, et dont je vous ai parlé en commençant ce récit.

Non loin du collège s'étendait un vaste étang, — un petit lac plutôt, — où nous avions l'habitude de prendre l'exercice des patins.

C'était en hiver. Un jour de congé du mois de janvier, nous nous y étions rendus. Glace parfaitement unie et brillante, air vif et pur, soleil radieux, rien ne manquait de ce que nous pouvions désirer. Comme dans tous les autres, Paul excellait dans l'exercice du patin. Il y déployait beaucoup de souplesse et de grâce. S'élançer en avant, reculer avec non moins de rapidité, décrire les courbes les plus difficiles, graver sur la surface polie de la glace les lettres qui composaient son nom, tout cela n'était vraiment qu'un jeu pour lui. Ce jour-là, il y mettait un entrain extraordinaire. Nous le vîmes exécuter avec une extrême facilité de véritables tours de force, puis, rapide comme une flèche lancée par un bras vigoureux, il s'élança tout droit devant lui : mais il ne tarda pas à être arrêté dans sa course. Comment cet accident put-il se produire ? La glace se trouvait-elle, à certains endroits, naturellement plus mince et moins résistante ? ou bien, l'avait-on sciée quelque part pour en extraire des blocs, et une nouvelle glace, fine et friable, s'était-elle reformée sous l'influence du froid, sans avoir encore eu le temps de prendre de la force et de la solidité ?..... Quoi qu'il en soit, la glace se rompt tout à coup sous les pieds de Paul et il enfonce dans l'abîme. Néanmoins, grâce sans doute à la résistance de ses habits et à la pesanteur de l'eau, il put se soutenir quelques instants à la surface.

Joseph avait eu connaissance de l'accident, car jamais il ne perdait de vue son frère. Il le suivait toujours d'aussi près que possible ; et ce n'était pas sans un certain sentiment de compassion que nous le voyions courir à sa suite plutôt que glisser sur la glace. Un autre peut-être nous aurait paru ridicule, mais Joseph, je l'ai dit, nous l'aimions et le respections. Cette fois, sa tendresse alarmée lui donnant sans doute des forces et des ailes, il rejoignit aussitôt son frère. Il s'étend alors sur la glace ; puis se retenant d'une main, il plonge son autre bras dans l'eau glacée et saisit Paul par ses vêtements, au moment où celui-ci ; — déjà

paralysé par le froid, par la crampe peut-être, car de fait il était bon nageur, — allait être entraîné pour jamais sous la glace demeurée ferme. Mais c'est là tout ce que la faiblesse de Joseph lui permettait de faire. Heureusement, d'autres élèves, appelés par ses cris, accoururent et Paul put être retiré du gouffre.

Cet accident n'eut pas de suites funestes pour la santé de Paul, si bien constitué, robuste et, d'ailleurs, peu impressionnable. Quelques jours de repos suffirent à le remettre ; mais Joseph, — faible et maladif comme il était habituellement, — ne put réagir contre les émotions qu'il avait éprouvées et contre l'impression du froid qui l'avait saisi. En effet, dans les efforts qu'il avait dû faire pour retenir son frère, l'eau avait rejailli et avait à plusieurs reprises inondé ses épaules et sa poitrine. Il en résulta aussitôt une maladie grave, que les soins les plus pressés et les plus intelligents furent impuissants à conjurer.

Joseph eut tout d'abord le pressentiment de sa fin prochaine, et il accepta la mort avec une soumission toute religieuse. Après avoir pieusement rempli ses devoirs et reçu avec la plus grande ferveur les derniers secours de la religion, il ne songea plus *qu'à corriger et compléter son œuvre*. Vous comprenez sans doute ce que je veux dire, et qu'il pensait à Paul. Durant sa maladie, qui fut assez longue, il eut avec lui de fréquents et sérieux entretiens. Car la vérité s'était fait jour dans son esprit. Il avait enfin compris que sa conduite à l'égard de son frère avait été bien imprudente, et que sa tendresse, poussée jusqu'à l'indiscrétion, l'avait amené à lui rendre un mauvais service. Il lui ouvrit donc son cœur ; il lui parla avec la plus grande franchise, — je l'ai appris plus tard de Paul lui-même, — déchirant tous les voiles et lui mettant sous les yeux la situation telle qu'elle était.

De son côté, Paul fut parfait. Il entourra son frère des soins les plus assidus et les plus affectueux : il reçut avec reconnaissance, et la résolution sincère d'en profiter, ses reproches, ses observations et ses conseils, et, enfin, il lui fit, du fond du cœur, toutes les promesses qu'il lui demandait pour l'avenir. Il ne le perdit jamais un instant de vue ; et ce fut, la main dans la main de son Paul bien-aimé, les yeux tendrement attachés sur ses yeux, que Joseph, le visage animé d'une joie douce et tout rayonnant d'espérance, sans efforts, sans douleur, rendit paisiblement son dernier soupir.

*
* *

Il ne me reste que peu de chose à dire.

Pendant la maladie de son frère et dans les premiers jours qui suivirent sa mort, Paul avait beaucoup médité. Une révélation s'était faite dans son esprit. Il avait vu, il avait compris son ingratitude envers Dieu, envers Joseph, envers ses camarades de collège; son égoïsme et son imprévoyance. Il apprit à s'humilier et à ne plus être si fier des dons naturels qu'il avait reçus en partage. Il comprit que plus il avait reçu, plus on avait droit d'attendre de lui. La situation que la mort de son frère avait faite à sa mère et à lui-même se dessina tout entière à ses yeux. Il se mit à l'œuvre avec courage, s'efforçant de se réformer et de faire face à tous ses devoirs.

Dans ses rapports avec nous tous, il se produisit peu à peu un remarquable changement. Il continua d'être, à la vérité, le brillant élève, presque en tout supérieur aux autres, mais il se fit affable et aimable : on aurait dit qu'il voulait se faire pardonner ses succès, et aussi il ne tarda pas à s'acquérir la confiance et l'amitié de ses confrères.

Jusqu'alors il avait rempli avec exactitude ses devoirs religieux, mais avec une sorte de régularité froide, qui ne paraissait être nullement une inspiration du cœur. Sa piété devint affectueuse et tendre. On s'aperçut même bientôt que le sentiment religieux se mêlait à toutes ses actions, pour les purifier et les ennoblir.

Il sut également remplir ses devoirs envers sa mère, dont il était devenu l'unique ressource.

« Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ? » Le père de Joseph et de Paul avait été sourd à ce cri si souvent répété de nos jours; et, persuadé que l'étude des lettres est la meilleure préparation que l'on puisse apporter aux diverses carrières qui s'ouvrent aux jeunes gens à leur entrée dans le monde, il avait voulu que ses fils suivissent un cours complet d'études classiques. D'accord avec sa mère, Paul résolut de faire sa classe de philosophie, persuadé que l'étude de cette noble science lui était encore plus nécessaire que celle des lettres. Il ne craignit donc pas de prolonger encore son séjour au collège.

Après avoir ainsi complété ses études, il embrassa une profession libérale. Il se livra avec courage et une grande assiduité à l'étude de la loi, trouvant néanmoins le temps, en suivant régu-

lièrement les cours de l'Université, d'aider par d'autres travaux sa mère, que de nouveaux malheurs avaient réduite à l'indigence.

Que vous dirai-je de plus ?

Aujourd'hui, Paul est un homme d'un âge avancé. Comme tous les autres, il a subi des épreuves, rencontré des obstacles et des difficultés de toutes sortes. Appuyé sur sa foi et sa confiance en Dieu, soutenu par le souvenir et les conseils de son cher Joseph, dont la mémoire vit toujours en lui, il en est resté vainqueur. De brillants succès l'ont suivi dans l'exercice de sa profession. Il a occupé des positions élevées ; il s'est toujours distingué par sa douceur, sa probité, sa piété. Il jouit en retour de l'estime et de l'affection de tous. Enfin, une fortune noblement acquise assure le repos à sa vieillesse. Il est heureux sans doute, et pourtant une teinte de mélancolie est répandue sur son visage, dont elle ne saurait toutefois détruire la sérénité. Souvent il paraît absorbé en lui-même. On le dirait transporté dans un autre monde. Alors sa figure s'illumine, ses yeux deviennent plus vifs et s'élèvent, il regarde loin devant lui : qui cherche-t-il ?

Et maintenant, mes amis, laissez-moi ajouter un tout petit épilogue.

On l'a dit bien des fois et on aime à le répéter : Dieu fait bien tout ce qu'il fait. Quand il enleva Joseph à son frère, il avait choisi le moment opportun et les circonstances favorables. Que serait-il arrivé si Joseph avait continué de vivre à l'ombre de Paul ? Ici, on pourrait risquer plusieurs suppositions. Voici, en deux mots, l'histoire de deux autres frères, qui répond à l'une, au moins, de ces hypothèses.

J'ai connu, dans mon enfance, ces frères, qui, par leur caractère et leur vie, ressemblaient un peu à Paul et à Joseph. Ils ne se nommaient pas Philippe et Charles, mais je veux les désigner ainsi. Je ne sais lequel était l'aîné. Ils vivaient ensemble, à la campagne, sur une terre dont l'exploitation était considérable, mais la propriété appartenait à Philippe seul. Charles, grand, maigre, et toutefois robuste, exerçait son activité sur toutes choses, arpentant sans cesse les prés et les bois, dirigeant les ouvriers et les domestiques, et mettant souvent lui-même la main à l'œuvre. Philippe était plus sédentaire et semblait se

contenter de la haute surveillance et de la jouissance de son domaine. A l'époque où remontent mes premiers souvenirs, il était entouré de plusieurs enfants, qui reportaient sur lui seul la tendresse qu'ils auraient sans doute partagée entre lui et leur mère, si la mort ne la leur eût pas enlevée. Charles n'avait jamais été marié.

Dans cette famille, favorisée d'une aisance honnête, la vie était agréable et facile. Souvent on voyait arriver de la ville de beaux messieurs et de belles dames... On faisait de la musique, on dansait bien, on mangeait encore mieux. Charles ne paraissait jamais dans ces petites fêtes. Personne n'en disait mot; on le savait occupé ailleurs; on trouvait son absence toute naturelle.

Ainsi allaient les choses chez les deux frères, lorsque *l'oncle Charles* vint à mourir. A l'extérieur, cet événement passa inaperçu, et, même dans la maison, rien d'abord ne parut changé; mais plus tard, il fut permis d'en juger autrement.

Souvent, dans une machine, il existe certain ressort caché dont l'influence, connue des seuls initiés, échappe à tous les autres. Si le ressort finit par s'user ou se briser, qu'arrive-t-il? La machine poursuit sa marche ordinaire pendant quelque temps; puis elle se ralentit; puis elle se détraque lentement; enfin elle s'arrête.

Voilà, ce qui arriva après la mort de Charles, dans la maison de Philippe. D'abord, tout continua de bien marcher, en apparence du moins. Puis on put remarquer un certain désordre; ensuite la gêne se fit sentir, des dettes furent contractées et ne purent être payées. Bref, Philippe fut forcé de vendre sa belle propriété et se retira chez un de ses fils, assez pauvre lui-même, mais heureux de lui offrir un asile. Aujourd'hui le père est mort et les enfants sont dispersés aux quatre vents du pays.

Seule, la maison y a gagné. Elle a été reconstruite sur un plan nouveau et enrichie de améliorations modernes. Sur le devant, s'étend un beau parterre, semé de fleurs et d'arbustes. On a aussi planté des arbres. Mais ce n'est plus la propriété de cette ancienne famille, respectée de tous, dont le nom est même inscrit aux fastes de notre histoire!

DE MONTRÉAL A LOURDES

III (1)

Pendant que les prêtres nous donnaient ces renseignements sur la guérison de la jeune fille de Tarascon, plusieurs personnes entrèrent dans la salle pour déjeuner, parmi lesquelles se trouvait une jeune fille qui avait été témoin du miracle.

Voici ce qu'elle raconta :

« J'étais depuis plusieurs jours à Lourdes, j'y étais venue avec le pèlerinage de Marseille arrivé ici la semaine dernière ; j'ai assisté ce matin à la messe chantée à la grande église. Après la messe, je suis descendue à la grotte et j'ai vu une jeune malade que l'on avait portée jusque là et qu'on se disposait à faire entrer dans la piscine. Elle était avec sa mère, et celle-ci était si accablée de douleur qu'elle pouvait à peine soutenir son enfant. Je m'offris à les accompagner.

« Nous avons déposé la malade sur un siège, et je lui ai ôté ses chaussures afin qu'elle pût baigner ses jambes paralysées.

« Tout à coup elle s'est levée en s'écriant :

— « Ma mère, je ne sens plus aucune douleur, je suis guérie. »

« La pauvre mère ne pouvait y croire.

— « Je vous l'assure, ma mère, je suis guérie. Il faut que j'aille remercier la sainte Vierge.

« Et alors elle s'est élancée par la porte avec tant de hâte que nous n'avons pu la retenir, et elle courait si rapidement que je pus seule arriver à la grotte avec elle. Les gens de son village, rassemblés à la porte, criaient : Miracle ! Miracle ! »

« Comme nous entrions dans la grotte, le père missionnaire

(1) Voir la livraison de février.

en fit fermer la grille pour écarter la foule, et la pauvre mère, arrivée trop tard pour entrer avec nous, resta tout éperdue au milieu de la foule, pleurant et ne pouvant encore croire à une si grande merveille.

« Alors nous avons remercié la sainte Vierge, jusqu'au moment où l'on est venu nous prier d'aller faire notre déposition à la maison des missionnaires. »

Tel fut le récit de la jeune fille, récit qui complétait ce qui nous avait déjà été dit, et elle ajouta encore quelques détails en répondant aux questions qu'on lui faisait.

IV

Nous avons voulu faire une visite qui nous tenait bien au cœur; c'était d'aller voir la vieille église de Lourdes où Bernadette a fait sa première communion, et ensuite la maison où s'est écoulée son enfance.

Nous avons vu la vieille église : forme espagnole, nef très-sombre, transept assez vaste, avec une sorte de coupole au centre du chœur; l'autel est orné d'un vieux baldaquin très-bien sculpté qui conserve encore quelques traces de dorure. C'est dans ce sanctuaire que l'enfant venait régulièrement prier le Seigneur; c'est là qu'elle a puisé les enseignements de la religion. Nous souhaitons que l'on conserve ce sanctuaire vénérable à cause du souvenir qu'il rappelle, mais il est vrai qu'il ne peut suffire aux besoins de la paroisse, qui a beaucoup augmenté depuis la vision de Bernadette.

La nouvelle église en construction près de là est quatre fois plus grande que l'ancienne, et répond aux accroissements nouveaux.

Mais l'heure de notre départ approchait, et comme nous n'avions pas beaucoup de temps pour retourner à la grotte, nous avons monté au château qui domine toute la vallée, pour saluer de là la grotte miraculeuse.

En sortant de l'église on trouve, en face, une rue étroite qui conduit à la première poterne du château. On monte par des marches escarpées qui se replient plusieurs fois sur elles-mêmes à la hauteur d'une centaine de pieds, et l'on arrive à l'esplanade intérieure du château. Là on est, dit-on, à trois cents pieds au-dessus du torrent; on est environné de remparts, de tou-

relles et de murs percés de meurtrières, d'où l'on peut voir toute la vallée ; d'un côté est la ville, de l'autre la colline où se trouve la grotte.

Le château a été mis, il y a trente ans, au nombre des monuments historiques par le comité des monuments. Quelques-uns des bastions ont été rebâti avec grand soin. Au centre est le logement de la garnison, lequel est surmonté d'un donjon de vingt pieds de diamètre sur quatre-vingts pieds de hauteur, d'où l'on doit avoir une vue magnifique. Tout est fermé et l'accès n'en est pas permis aux pèlerins. Un guide anglais nous dit qu'un duc d'Elgin y fut retenu pendant l'empire ; il avait été fait prisonnier pendant la guerre d'Espagne en 1810.

Au pied du donjon, est disposé à pic sur l'abîme un chemin de ronde, d'où la vue est magnifique et imposante. Suspendu sur la vallée, on a devant soi la vue de la grande église, qui, de cet endroit, paraît dans toute sa splendeur. Aussi, aux grands pèlerinages où se réuniront vingt ou trente mille pèlerins, on verra se déployer la multitude au pied du grand autel du rosaire, qui domine la vallée. C'est de là surtout que l'on pourra embrasser ce magnifique ensemble.

Ensuite nous sommes descendus pour aller visiter la maison de Bernadette. Au pied du fort, il faut se diriger vers l'église de la paroisse. Au milieu de la rue on prend à droite une rue transversale, et à la quatrième porte, on trouve la maison de Bernadette.

La maison se compose de deux étages avec deux chambres de profondeur, où l'on pénètre par un corridor dallé en pierres granitiques. Au delà est une petite cour environnée de constructions. La deuxième chambre est celle où habitait Bernadette avec ses parents.

Cette chambre a dix pieds environ sur chaque face. Elle est sombre et humide. Au fond est une cheminée en pierre.

Le sol est pavé de larges pierres inégales. La chambre paraît petite pour une nombreuse famille. C'est là cette demeure si sombre et si triste que le Seigneur a daigné combler de ses faveurs. Dans cette maison obscure et cachée, le Seigneur est venu chercher une enfant pour la glorifier et lui accorder de si grandes faveurs. Là, il l'a préparée à un grand rôle dans l'Église et il a uni son nom à la révolution complète qu'il voulait produire dans les esprits et dans les cœurs.

Cela fait réfléchir.

Pendant ses grandes épreuves, la France a souvent imploré le secours du souverain Maître; elle lui a demandé de lui venir en aide par quelqu'un de ces coups victorieux qui anéantissent tous les efforts humains. Elle implorait, sans oser l'espérer, quelque prodige comme l'intervention et la mission de Jeanne d'Arc; mais Dieu, qui renouvelle sans cesse ses miséricordes, n'en renouvelle pas toujours l'appareil extérieur. Il a pris Bernadette, plus jeune et plus faible que Jeanne, et il a accompli par elle ses œuvres. Ce n'est ni dans la pompe, ni dans les destinées heureuses du siècle, que le Seigneur a choisi la dépositaire de ses intentions sur la France menacée, perdue, mise au ban de toutes les nations. Il peut accorder à la dévotion envers Notre-Dame de Lourdes tout ce qu'il a accompli par le vouement de celle qui a délivré son pays de la servitude.

Cette jeune enfant attira ce rayon de salut, qui a déjà opéré tant de prodiges, et qui peut tout changer. Oh! comme cette demeure sera célèbre un jour! On vient visiter de toutes parts la demeure des grands serviteurs de Dieu, comme saint Louis de Gonzague, saint Ignace de Loyola, sainte Catherine de Sienne, Saint François d'Assise, Jeanne d'Arc. On visitera un jour la chambre de Bernadette avec le même empressement.

V

Tel est le récit de notre pèlerinage. Nous avons voulu voir, et ce que nous avons vu a bien dépassé notre attente et ce que nous avons éprouvé a été bien au-dessus de nos espérances. Comme on recueille alors le fruit de ses fatigues! Comme l'on se sent plus près de Dieu, plus rempli de grâce, plus éclairé, plus ferme dans ses convictions. Ce sont des impressions dont le souvenir ne s'effacera jamais et dont le sentiment se conservera toujours, plein de douceur et de consolation.

En continuant notre voyage, nous avons encore médité sur les merveilles que nous avons contemplées.

Dieu est toujours avec nous, mais il se manifeste plus clairement en certaines circonstances, selon les épreuves qu'il réserve à son Eglise.

Depuis le commencement de ce siècle en particulier, jusqu'à nos jours, que de merveilles accomplies, qui sont comme un

ordre de choses suivies et disposées pour répondre aux besoins des âmes et à la gravité des circonstances !

D'abord Marie révéla l'image de l'Immaculée Conception ; quelques années après elle conseilla l'établissement de l'archiconfrérie, qui devait répandre la médaille parmi les pécheurs ; viennent ensuite les déclarations de Rome, et enfin les apparitions de la Salette, de Lourdes, &c., &c.

Ces apparitions se tiennent entre elles, se répondent les unes aux autres, pour glorifier Dieu, pour éclairer les fidèles, pour arrêter les desseins de leurs ennemis.

Voyons la suite et les conséquences de ces faveurs accordées au monde.

Ainsi il y a cinquante ans, on a vu un fait prodigieux dans toutes ses circonstances.

On était au lendemain d'une révolution qui semblait être le signal des plus grands malheurs. Alors Marie apparaît à une jeune religieuse de la Congrégation de la Charité, une fille de saint Vincent de Paul, le plus populaire des saints en notre temps, elle montre à cette jeune fille le modèle d'une médaille, — c'était la représentation de l'Immaculée Conception, — et elle lui dit de la faire frapper et de la répandre.

Sur l'approbation de l'autorité et avec son concours, la médaille est frappée et répandue. En quelques mois, elle avait fait le tour du monde ; et bientôt l'on ne trouva plus une province, une ville, une demeure, une famille où elle n'eût pénétré, et une poitrine où elle ne brillât.

Pendant ce temps, la révolution multiplie ses coups contre la religion : elle lance ses traits contre les âmes, mais ils rencontrent la médaille, qui garantit les cœurs comme d'un bouclier impénétrable. Tous ces efforts impies échouent contre une aussi faible défense ; la médaille préserve les fidèles ; elle fait plus encore, elle les purifie et les sanctifie.

Mais là ne s'arrêtent pas ses prodiges, elle attire des partisans du milieu même de l'armée ennemie. La médaille convertit des pécheurs, des impies, des incrédules, des protestants, des juifs, des infidèles. Elle a défendu des villes assiégées, arrêté le choléra, protégé des marin dans la tempête, des soldats au milieu des batailles. Allez au chevet des malades, demandez aux familles dans la détresse, interrogez la jeune fille ferme dans la

voie du bien et le jeune homme inébranlable dans la fièvre de l'âge, et ils vous révéleront les merveilles de la médaille.

Mais ce n'est que le commencement des complaisances de la très-sainte Vierge pour nous.

Un peu plus, tard un bon prêtre gémissait avec larmes de l'abandon de son église, et dans ce temps-là, bien des paroisses présentaient le même spectacle. Pendant que le bon prêtre était au pied de l'autel de la sainte Vierge, c'était à Notre-Dame des Victoires de Paris, il entend distinctement une voix qui lui dit d'établir en l'honneur de Marie une association pour les pécheurs. Le prêtre réfléchit et prie, il consulte l'autorité, puis l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires est fondée. La nouvelle association se développe; elle enrôle des milliers et des milliers de paroisses; l'association prie pour les infidèles et les missions se multiplient; elle prie pour les juifs, et l'un d'eux voit la sainte Vierge elle-même qui vient enlever son cœur; elle prie pour les protestants, et des centaines de ministres se convertissent en quelques mois; tous les jours elle produit des miracles et en même temps elle est la propagatrice de la Médaille et la démonstration vivante de son origine céleste.

Mais les années s'écoulent et l'enfer confondu fait de nouveaux efforts; on est encore à la veille d'une grande révolution qui menace l'Eglise et l'Etat.

Au 19 septembre 1846, le saint Père gémissait sur les maux de l'Eglise et de la société, et il écrivait cette encyclique si touchante: *Qui pluribus iam* remplie de plaintes et de tristes prévisions. Or, au même moment, celle qui est la reine de l'Eglise et la protectrice de la société chrétienne gémissait et pleurait à la montagne de la Salette. Là elle confie ses peines, ses prévisions à deux jeunes enfants, et voilà que toute l'Eglise tressaille d'espérance et que la terre se couvre de sanctuaires, d'associations, de confréries, d'insignes contre lesquels vient s'amortir et se briser tout l'effort de la révolution impie et anti-sociale, qui éclate peu après, à la suite de la catastrophe de février 1848.

Au bout de quelques temps, les méchants, trompés dans leurs premiers efforts, se consultent de nouveau et réunissent encore leurs forces. Ils recourent aux plus puissants moyens, ils aveuglent de grands esprits, ils gagnent de hautes positions, ils provoquent des défections éclatantes, ils enrôlent même des souverains, et

tandis que l'Eglise proclamé solennellement ce grand dogme dont la médaille était le symbole, ils préparent de nouveaux bouleversements en attaquant la pierre fondamentale de l'Eglise. Les fidèles prévoient des malheurs, ils s'inquiètent, ils réclament au Ciel, ils voient le mal prêt à fondre sur l'héritage du Sauveur. Marie intervient encore, elle descend sur la terre, elle se manifeste, elle vient nous rappeler qu'elle est près de nous, qu'elle veille sur nous et elle acquiert au nom de Lourdes un éclat immortel.

Les multitudes s'empressent, les malades sont guéris, les pécheurs se convertissent, les hérétiques embrassent la vérité. Quelle impression un pareil événement ne produit-il pas dans les âmes ?

Or, cette année nous sommes à la veille de grands événements, et c'est ce qui fait que Marie nous a comblés de faveurs, pour nous donner confiance, mais aussi pour exciter notre zèle.

Quatre-vingts malades guéris en trois jours ! c'est assez merveilleux.

Et si ces faits sont contestables, pourquoi ne venez-vous pas réclamer contre eux, déistes, indifférents, rationalistes, qui avez proclamé l'impossibilité des miracles ? Pourquoi ne venez-vous pas discuter ces prodiges ?

Mais vous reculez, vous n'osez mettre le pied sur ce terrain. Il vous serait pourtant si facile de prendre l'imposture sur le fait.

Et vos attaques multipliées contre le miracle, que vont-elles devenir ? Et tous ces livres entassés depuis un siècle contre les interventions divines, les voilà donc réfutés, à la honte de vos universités et de vos cours de libre examen !

C'est une vraie défaite pour le rationalisme.

Que de réputations philosophiques sombrées, si vous n'avez rien à dire contre un seul mot de Mélanie ou de Bernadette !

Mais il y a plus : vous perdez ce qui est bien au-dessus de la valeur de ces réputations ; vous perdez dix mille francs, qui sont déposés en lieu sûr, — vous le savez bien, — et qui vous sont acquis, si vous démontrez la fausseté d'un seul miracle de Lourdes, dûment reconnu.

Donc toutes ces bontés de Marie pour nous — en éclairant si vivement notre foi — doivent exciter aussi notre zèle.

L'activité des méchants pour le mal doit être la mesure de la nôtre pour le bien. Employons tous les moyens : le plus puissant, c'est le recours à Marie, et nous pouvons nous y fier, parce que Marie n'est pas en vain descendue du ciel. Elle combattra pour nous. Elle ne peut être repoussée ni vaincue.

Depuis le commencement du siècle, l'Eglise de France a fondé, la propagation de la Foi, la sainte Enfance, ressuscité les anciens ordres, multiplié les nouveaux, fourni, en France, des vocations et aux missions les plus lointaines et aux fonctions les plus difficiles. Elle a donné cinquante mille prêtres, cent mille religieuses, multiplié les œuvres pour l'enfance, la jeunesse, les souffrances, l'instruction, l'éducation, pour tous les besoins, toutes les infirmités, pour la consolation des malades, de la vieillesse, des agonisants, des mourants. Mais, si l'établissement de ces œuvres est admirable, s'il est le témoignage d'un grand amour, leur soutien, leur continuité, leur accroissement est le signe d'un amour plus grand encore.

.....

.....

VI

Quelques semaines plus tard, nous étions de retour à Montréal et là nous devions trouver un doux souvenir de Lourdes.

A côté de la belle église Saint-Jacques, s'élève un magnifique sanctuaire, du style byzantin, aux assises de marbre. C'est l'œuvre d'un prêtre dévoué à Marie.

Ce sanctuaire est encore en construction, mais le soubassement sert déjà aux cérémonies saintes et aux réunions des deux confréries de la sainte Vierge établies dans cette paroisse.

Nous nous y sommes rendus dès notre arrivée et nous avons remercié Marie de l'assistance qu'elle nous avait donnée pendant notre lointain pèlerinage.

L'autel rappelle la grotte de Lourdes et l'apparition de la sainte Vierge. Marie se montre dans toute sa gloire céleste, et Bernadette dans, la candeur et l'élan de son âme. Enfin, ce qui rappelle encore plus vivement les merveilles de Lourdes, c'est le concours continuel et la dévotion touchante des fidèles ; c'est à cela qu'on reconnaît les sanctuaires adoptés par Marie. On prie là comme à Notre-Dame des Victoires de Paris, comme

à Fourvières, comme à Lourdes. — Du matin jusqu'au soir la chapelle est remplie.

Au jour de l'Immaculée Conception, sur l'invitation du dévot directeur, nous nous sommes rendu à la réunion du soir, et, devant une assemblée nombreuse, nous avons rendu compte de toutes les pieuses impressions de notre pèlerinage.

C'était une consolation de retrouver ainsi dans ce sanctuaire une vive image de ce que nous avons vu à Lourdes.

Avec quelle attention étions-nous écouté, quelle impression produisait le récit des merveilles que nous avons contemplées ; tous ces regards qui éclataient de joie et d'émotion, nous représentaient ces âmes d'élite que nous avons admirées à Lourdes. Bientôt les larmes se mirent à couler. On pouvait se croire dans le sanctuaire privilégié de Marie.

Les jours suivants, nous avons visité l'église supérieure, qui sera bientôt achevée. Mais pour exprimer notre pensée, nous ne pouvons mieux faire que de présenter la description fidèle qui a été faite de ce sanctuaire dans *l'Opinion Publique*, il y a peu de temps.

NOTRE-DAME DE LOURDES A MONTRÉAL

« Nous donnons dans nos gravures la vue de la nouvelle église de Notre-Dame de Lourdes, située à l'angle des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine. Nous connaissons l'intérêt que les fidèles prennent à la construction de ce beau sanctuaire et, d'après la visite que nous y avons faite, nous pouvons assurer nos lecteurs que ce sera un joyau, une petite basilique en miniature. L'extérieur attire l'attention par ses formes élégantes et nouvelles. Le dôme principal, appuyé de demi-coupoles et orné de quatre coupolines élancées, surmonte heureusement les édifices environnants, et paraîtra encore plus imposant lorsqu'il sera accompagné des couronnements qui doivent orner la façade.

« De différents points de la ville, particulièrement aux deux extrémités de la rue Saint-Denis et aux deux extrémités de la rue Sainte-Catherine, l'édifice charme l'œil par ses délicates proportions et ajoute une heureuse variété aux flèches et aux dômes des autres églises.

« La façade a un caractère particulier que fait ressortir un revêtement en marbre blanc, orné d'arcades et de rosaces qui recevront plus tard les ornements de la sculpture et de la polychromie. Les dimensions sont assez étendues pour comporter une décoration sérieuse et imposante. L'édifice se compose d'un soubassement qui sert de chapelle et du sanctuaire princi-

pal qui a 120 pieds de longueur, 100 pieds de largeur au transept, 45 pieds de largeur à la nef, 50 pieds de hauteur. Le dôme s'élève sur 30 pieds de largeur, à 120 pieds de hauteur. Toutes ces dispositions sont bien entendues et se répètent parfaitement selon les lois d'une proportion régulière et bien développée. Une jolie tribune surmonte la porte d'entrée et est destinée à recevoir l'orgue, qui sera un chef-d'œuvre de l'art moderne. Dix piliers soutiennent les parois de la nef, où sont exposées les peintures qui se déroulent aussi dans la partie inférieure des bas-côtés. Sur les piliers en marbre blanc des dessins réguliers, pleins de goût et de variété, sont incrustés. Sur les arcades, sur les murs latéraux, sur le tambour et la coupe du dôme se développent des torsades de fleurs aux feuillages d'or qui dessinent les lignes de l'édifice en les faisant briller de lueurs scintillantes. L'édifice semble ainsi revêtu d'une véritable illumination. La ligne lumineuse s'élance comme un jet de feu, du pied de chacun des piliers, tourne les cordons du soubassement, enlace le pilier en se croisant en différents sens, éclaire les fleurs des chapiteaux de ses reflets, puis s'élevant, promène d'une arcade à l'autre ses sillons étincelants qui vont ensuite se réunir et se croiser dans la voûte en encadrant les mosaïques à fonds éclatants.

« Au fond de l'abside s'ouvre une grande arcade éclairée d'une lumière mystérieuse, où, comme dans le demi-jour d'une grotte, nous pourrions contempler l'apparition merveilleuse de Notre-Dame de Lourdes. De la porte on pourra la voir parce que toutes les dispositions de l'édifice y viennent converger, comme à l'objet principal. Les parois de l'église reproduiront les faits principaux de la dévotion de l'Immaculée Conception, les traits les plus touchants de la protection de Marie immaculée sur les chrétiens. Enfin, l'histoire des merveilles de Lourdes sera exposée avec toutes les ressources de la peinture. Le site de Lourdes avec sa montagne si illustre, le panorama du nouveau sanctuaire qui domine toute la contrée, les fêtes des pèlerinages et tout ce qui se rapporte au couronnement de la très-sainte Vierge.

« Tel est le beau sanctuaire que la dévotion des fidèles, réunis de toutes les extrémités de l'Amérique, prépare à la très-sainte Vierge, au centre de la ville de Montréal. Nous espérons que les travaux seront terminés l'année prochaine, mais déjà la sainte Vierge a fait éclater son affection pour sa demeure. Par sa douce influence, elle attire sans cesse le concours des fidèles, elle encourage et confirme la confiance qu'elle inspire, par des grâces signalées, et elle semble ainsi vouloir hâter le jour si ardemment désiré où elle pourra prendre possession de son sanctuaire principal. Nous devons donc féliciter grandement le Rév. M. Lenoir, SS., qui a eu la première idée de l'œuvre, et M. Bourassa, l'artiste éminent qui est à la fois auteur de la construction et de toute la décoration. »

LES CANADIENS DE L'OUEST (1)

VI

La biographie de Jacques Duperon Baby nous ramène à l'époque de Langlade et de Pontiac.

La famille Baby a joué un rôle important avant et depuis la conquête. Quelques-uns de ses membres ont été du conseil exécutif ou du conseil législatif sous le gouvernement anglais, les uns dans le Haut-Canada, les autres dans le Bas-Canada; un d'eux a même été président du conseil législatif dans le Haut-Canada, et son portrait figure dans la galerie du parlement d'Ottawa (2).

Jacques Baby de Ranville, originaire de la Guienne, faisait partie du régiment de Carignan, qui a tant fourni de sujets utiles à la colonie. Il s'établit d'abord à Champlain, puis au Détroit. Il eut une nombreuse postérité.

Ses petits-fils, Louis, Jacques, Antoine et François se sont distingués dans ces incursions si fréquentes de nos Canadiens sur le territoire anglais qui portèrent la terreur et la consternation chez les ennemis de la France. M. Tassé reproduit plusieurs commissions qui leur ont été données par les gouverneurs ou les généraux, et qui ressemblent presque à des lettres de marque, car

(1) *Les Canadiens de l'Ouest*, par Joseph Tassé, Montréal, 1878. Compagnie d'imprimerie canadienne, 1872, 2 vols in-8, xxxix, 717 pp., 21 portraits et gravures. — Voir les numéros de juillet, p. 390, d'août, p. 486, de novembre et décembre, p. 624 (1878) de février (1879,) p. 81 et de mars, p. 623

(2) L'honorable George Baby, député de Joliette à la chambre des communes, est en ce moment ministre du revenu de l'intérieur. Avant de s'être distingué dans la politique, M. Baby était connu de nos lettrés pour ses goûts de bibliophile et de numismate. Il possède en livres, manuscrits, médailles et antiquités canadiennes une des plus jolies collections que l'on puisse trouver.

l'on pourrait à bon droit comparer ces aventureuses expéditions à des croisières sur mer : elles offraient même plus de dangers et supposaient plus d'héroïsme.

« En 1758, dit notre auteur, les Baby eurent mission de se rendre en Virginie et d'exécuter l'une de ces entreprises périlleuses qui leur étaient familières. « Il est ordonné au Sieur Baby, dit la commission, de partir incessamment de ce fort (Duquesne) avec le sieur Dupéron son frère et de lever un parti de guerre qu'ils commanderont conjointement : Ils se mettront en campagne le plus promptement possible et iront frapper dans la province de la Virginie. »

« Les deux intrépides officiers étaient à peine de retour, ramenant avec eux vingt neuf prisonniers, qu'ils étaient priés par M. de Vaudreuil de prêter main-forte à M. Duplessis, major des troupes à Montréal. »

Après la conquête, les Baby furent au nombre des familles considérables qui restèrent au pays. L'un d'eux, Jacques, retourna au Détroit ; et il fut en 1763, comme tous les autres Canadiens dont les habitations se trouvaient dans le voisinage du fort, placé dans une position extrêmement critique pendant le siège dont nous avons vu déjà les terribles péripéties et le dénouement dans la biographie de Charles de Langlade.

Quelques-uns de ces Canadiens prirent parti ouvertement pour Pontiac, d'autres, comme M. Baby, restèrent fidèles à l'Angleterre, tout en évitant de s'attirer la colère du terrible chef et de ses partisans. Le major Goldwin écrivait au général Amherst : « J'ose dire qu'avant longtemps on verra que la moitié des colons méritent le gibet et que l'on devrait décimer l'autre moitié. Néanmoins il y a quelques hommes honnêtes parmi eux : M. Navarre, les deux Baby et mes interprètes St. Martin et La Bute. »

Il y avait à la fois exagération et injustice dans cette lettre. Exagération, car M. Tassé nomme plusieurs autres Canadiens dont les Anglais ont eu à se louer ; injustice, car ceux qui ne furent point fidèles au nouveau gouvernement auraient pu faire valoir bien des circonstances atténuantes. Il est vrai que la situation terrible de la petite et héroïque garnison du fort peut, d'un autre côté, faire pardonner facilement et cette injustice et cette exagération.

Pour ce qui est des Canadiens, ceux qui résistèrent aux séductions et aux menaces de Pontiac eurent un grand mérite. Nous avons déjà vu que ce personnage unique dans l'histoire parlait au nom du roi de France et prétendait exercer une autorité délè-

guée par lui. Il tranchait du grand seigneur et se faisait porter en litière d'une maison à l'autre, pour y faire avec plus de solennité ses réquisitions de guerre. Au besoin il parlait le langage le plus patriotique et le plus entraînant. M. Tassé nous donne une de ses harangues, bien propre à monter la tête aux Canadiens.

Parkman cite de lui deux traits d'une grandeur vraiment antique. Un de ces traits met en scène Jacques Dupéron Baby, et je ne puis mieux faire que de le reproduire dans les termes employés par M. Tassé :

« Pontiac était un ancien ami de Baby, et il le visitait assez souvent au commencement du siège. En pénétrant un soir dans sa maison, il alla s'asseoir près du feu regardant avec beaucoup de fixité le pétillement de la flamme. Après quelques instants de silence, il se tourna vers Baby et lui dit avoir appris que les Anglais avaient offert à un Canadien un minot d'argent pour la chevelure de son ami. Baby déclara froidement que c'était un mensonge et qu'il ne se prêterait jamais à une pareille proposition. Pontiac ayant étudié les impressions qu'aurait pu trahir la figure de Baby reprit : « Mon frère a dit la vérité et je vais lui prouver que je le crois. » En effet il passa toute la nuit sous le toit de Baby, couché sur un banc et enveloppé dans sa couverture. »

L'autre trait raconté par Parkman lui fournit l'occasion de comparer la magnanimité de Pontiac à celle d'Alexandre le Grand, lorsqu'il vida d'un trait la coupe que lui présentait son médecin Philippe tandis qu'il tenait d'une autre main la lettre dans laquelle Parménion lui dénonçait ce médecin comme un empoisonneur aux gages de Darius.

Le capitaine Rogers, à qui Pontiac avait sauvé la vie dans une occasion alors assez récente, lui envoya en cadeau une bouteille d'eau-de-vie. Persuadés que les Anglais voulaient empoisonner leur chef, les amis qui l'entouraient dans ce moment cherchèrent à le détourner de boire le liquide. Pontiac leur dit tranquillement qu'il ne pouvait y avoir rien de funeste dans le présent d'un homme qui lui devait la vie, et, malgré ses amis, il but sans sourciller l'eau-de-vie des Anglais.

Au milieu de ces circonstances difficiles, la famille Baby et les autres colons qui ne s'étaient pas joints aux sauvages coururent les plus grands dangers. Il leur fallut bien de l'habileté pour fournir comme ils le faisaient des provisions et des secours à la garnison assiégée, sans trop éveiller les soupçons des fa-

rouches assiégeants. L'heure de la délivrance, quand elle vint, sonna autant pour eux que pour les Anglais.

Aussi Jacques Duperon Baby avait-il bien mérité la charge de surintendant des sauvages qui lui fut conférée par son gouvernement. L'influence qu'elle lui donna lui permit d'acheter une grande partie des terrains sur lesquels devait s'élever plus tard une grande ville, dont sa sagacité avait prévu l'existence. Mais sa fidélité à l'Angleterre en 1775 lui coûta cher ; toutes ses propriétés furent confisquées. Il se retira à Sandwich, où il mourut en 1789, laissant sept fils et quatre filles.

Nous avons déjà vu que plusieurs de ses descendants ont occupé de hautes charges dans l'Etat. Trois de ses fils se distinguèrent dans l'armée anglaise. L'un d'eux, David, était au siège de Badajoz. Parvenu au grade de lieutenant-général, il mourut à Londres ; Antoine passa aux Indes où il devint major, et ayant épousé une française, vint se fixer à Tours ; enfin Louis, le troisième, capitaine dans un régiment d'infanterie, mourut sur le champ de bataille.

Moins connue peut-être que la famille Baby, la famille Ducharme a fourni, aussi elle, aux régions de l'Ouest plusieurs hommes remarquables.

Après certains antécédents qui ne font pas précisément honneur à sa fidélité de sujet britannique, Jean-Marie Ducharme partit en 1877, pour les pays d'en-haut, où il devint un traiteur d'un grand renom. Ducharme, comme un certain nombre d'autres Canadiens, ne distinguait guère entre les différents gouvernements qui se disputaient les différentes régions de l'Amérique. Il s'était battu à regret contre les Américains en 1775, et avait fini par être emprisonné pour leur avoir fourni des provisions. On le trouve plus tard organisant d'abord une grande expédition de traite sur le territoire des Espagnols, qui tourna assez mal pour lui. Des soldats dispersèrent tous ses compagnons et s'emparèrent de ses marchandises. Il eut le toupet d'aller lui-même réclamer auprès des autorités à Saint-Louis du Missouri, et mal lui en prit. Emprisonné d'abord pour avoir fait la traite et la contrebande, il fut de plus accusé d'avoir excité les nations sauvages contre les colons, et par suite condamné à mort. Il parvint à se faire gracier en prouvant qu'il avait souvent racheté des Espagnols captifs chez les sauvages. Plus irrité cependant des mauvais traitements qu'il avait subis que recon-

naissant d'avoir échappé à la mort, il jura de se venger des Espagnols.

Il existe deux versions au sujet de l'attaque faite le 26 mai 1780 sur le fort de Saint-Louis par les sauvages sous la conduite du terrible Matchékoui. Selon les uns, le principal instigateur de cette expédition avait été le gouverneur anglais Sinclair, de Michillimakinac ; selon d'autres, celui-ci n'aurait fait que seconder les efforts de Ducharme, qui aurait soulevé contre les Espagnols plusieurs nations sur lesquelles il avait acquis une grande influence. De 1000 à 1500 sauvages, quelques soldats anglais et quelques Canadiens formaient la bande armée qui se jeta à l'improviste sur le fort et la bourgade de Saint-Louis. La petite garnison se défendit vaillamment et parvint à repousser les assiégeants ; mais un certain nombre de familles qui étaient restées en dehors du fort furent impitoyablement massacrées. On assure que Ducharme fit son possible pour empêcher ces atrocités. Il dut d'autant plus regretter cette sanglante équipée, que la plupart des victimes étaient des compatriotes.

Ducharme ainsi que son frère Dominique et son cousin Laurent firent longtemps la traite dans les régions de l'Ouest. Il vint au Canada et s'établit à Lachine, où il vécut dans une certaine aisance jusque vers 1803, et y mourut âgé d'environ quatre-vingts ans. Trois de ses fils firent aussi la traite. L'un d'eux, Dominique, agent des sauvages au lac des Deux-Montagnes, se distingua dans la guerre de 1812.

C'était un remarquable personnage que Jean-Marie Ducharme. Ses exploits, quoiqu'ils ne puissent guère mériter l'approbation de l'historien, indiquent chez lui une grande puissance de volonté et d'action. Sa levée de boucliers contre le gouvernement espagnol était une chose assez audacieuse ; elle forme un épisode bizarre dans ces sanglants démêlés que les nations de l'Europe eurent au milieu des déserts et parmi les hordes barbares de notre continent. On en parle encore à Saint-Louis du Missouri, et les anciens habitants des environs désignent toujours l'année 1780 comme l'année du grand coup.

Trois biographies moins importantes et moins détaillées que toutes celles que nous avons repassées jusqu'ici complètent le premier volume de M. Tassé. Ce sont celles de Louis Provençal, de Jean-Baptiste Lefebvre et de Jean-Baptiste Perrault. L'auteur a bien fait de ne pas les dédaigner, car tout ce qui peut

servir à l'histoire des premiers établissements de l'intérieur mérite d'être recueilli et sera, un jour, recherché avec autant d'avidité que le sont aujourd'hui les relations des anciens missionnaires et des anciens colons des rives du Saint-Laurent.

Louis Provençal fut l'un des premiers pionniers du Minnesota. C'était un traiteur d'une grande habileté quoique sans instruction ; il tenait ses comptes, paraît-il, en très-bon ordre, au moyen d'un système hiéroglyphique qu'il avait inventé. Dans ce moment où toutes les affaires du négoce s'embrouillent de plus en plus, où les syndics officiels des banqueroutes ont le nez dans les comptes d'un chacun, combien de gens voudraient posséder le secret de Provençal !

Né en 1815, Jean-Baptiste Lefebvre a vécu jusqu'en 1871 ; c'est donc tout à fait un de nos contemporains. Il a été le premier habitant d'une ville à laquelle on avait promis de grandes destinées, et qui ne visait à rien moins qu'à détrôner Chicago, la reine de l'Ouest. On avait compté sans les chemins de fer et les bizarres reflux de la civilisation naissante. La cité du Lac Supérieur, — *Superior City*, — comme bien des enfants-prodiges, n'a pas tenu les promesses que l'on faisait en son nom.

Lefebvre était un grand marcheur, un guide émérite ; il fut celui de Schoolcraft dans ses expéditions.

Jean-Baptiste Perrault avait fait ses études au séminaire de Québec ; il était né à la Rivière du Loup. Il fit partie d'une expédition commerciale qui quitta Montréal pour le compte d'un monsieur Marchesseau, en 1783, remonta l'Ottawa, toucha à Michillimakinac, à la Baie-Verte et à la Prairie du Chien, et qui plus heureuse que celle de Ducharme, traversa sans encombre une partie du territoire espagnol et put vendre ses marchandises à Cahokia, poste anglais des Illinois.

Perrault fut, comme Lefebvre, un grand voyageur. Il a écrit lui-même le récit de ses excursions, que Schoolcraft, qui avait appris de lui le français, traduisit en anglais et inséra dans son grand ouvrage, sous le titre : *Indian life in the North West in 1783*. Il mourut au sault Saint-Marie en 1844, à l'âge de 35 ans.

P. C.

— *A continuer.*

UNE RENCONTRE FORTUITE

PAR

W. D. HOWELLS

TRADUCTION DE LOUIS-H. FRÉCHETTE

1

EN REMONTANT LE SAGUENAY

(Suite)

— Cela m'ennuie de monter à bord, dit la jeune fille. Pensez-vous qu'il y soit retourné ? j'ai horreur de le rencontrer.

— N'y faites pas attention, Kitty. Il pense sans doute que vous avez fait cela sans le vouloir. En tout cas, moi, je suis sûr que vous n'auriez jamais pris son bras si vous n'aviez pas été sous l'impression que c'était le mien.

Elle ne répondit pas, trop préoccupée par le côté vrai de la question, pour s'arrêter à cette fausse manière de l'envisager.

M. Arbuton, en les suivant à bord, sentit qu'il jouait le rôle odieux de trouble-fête, rôle qu'il voulait éviter par tous les moyens compatibles avec sa dignité. Il paraissait condamné à priver cette jeune fille du plaisir qu'elle aurait pu trouver dans un voyage assez rare pour elle, suivant toute apparence. Il aurait désiré qu'elle pensât du bien et non du mal de lui. Et puis, au fond de tout cela, il éprouvait un certain sentiment de supériorité qu'il aurait pu traduire par ces mots : *noblesse oblige*. En gentilhomme, il sentait qu'il avait un devoir à remplir.

La jeune fille se mit à la recherche de sa cousine, et laissa son compagnon à la porte du salon, roulant un cigare dans ses

doigts, d'une main, et de l'autre cherchant une allumette quelque part. Il allait tourner les talons en frappant sur la poche de son gilet qu'il avait trouvée vide, lorsque M. Arbuton lui offrit son propre cigare en disant :

— Puis-je vous être utile, monsieur ?

— Oh ! oui, merci ! répondit l'autre en acceptant cordialement ; et tout en balbutiant d'un ton de satisfaction, il alluma son cigare et rendit celui de M. Arbuton, avec un rapide salut à moitié militaire.

M. Arbuton le fixa un moment.

— Je crains, dit-il tout à coup, d'avoir eu le malheur de causer du désagrément à une dame de votre compagnie. Ce n'est rien qui demande des excuses, et je ne sais trop comment lui exprimer mon espoir qu'elle oubliera cet incident, si elle ne l'a pas oublié déjà.

En même temps, M. Arbuton, obéissant à une impulsion qu'il lui aurait été bien difficile d'expliquer, offrit sa carte.

Ce procédé eut l'effet habituel de la franchise, et son interlocuteur y vit de la cordialité. Il s'approcha de la lampe, et lut le nom et l'adresse.

— Tiens, dit-il, de Boston ! Mon nom, à moi, est Ellison ; je suis de Milwaukee, dans le Wisconsin.

Et il se mit à rire de ce rire franc et loyal du bon camarade.

— Oui, en effet, reprit-il, ma cousine s'est cassé la tête toute l'après-midi au sujet de sa méprise ; mais, comme de raison, tout est pour le mieux, vous savez. Après tout, diable ! c'était la chose la plus naturelle du monde. Etes-vous allé à terre ? Tadoussac est bien tranquille à cette saison ; mais ce doit être gai en niver ! Quel coup d'œil réjouissant on doit avoir de ces cottages ou de cet hôtel là-haut ! Nous avons été voir si nous pouvions entrer dans l'ancienne petite église ; le commis du bateau m'a dit qu'il y a là des tablettes en plomb que les matelots de Jacques Cartier y ont laissées, vous savez, et qui sont enfouies dans les environs. Je n'en crois rien, et je ne suis pas trop désappointé de n'avoir pas pu entrer. J'ai fait mon devoir à l'égard des antiquités de l'endroit ; et maintenant nous pouvons partir quand il plaira au capitaine.

Le colonel Ellison, dans sa bonté de cœur, faisait des efforts pour changer le sujet de la conversation entamée par le jeune

homme, s'imaginant, — ce qui n'aurait flatté celui-ci qu'à demi, — que son interlocuteur était fort embarrassé. Sa bonne nature alla plus loin ; et lorsque sa cousine revint avec madame Ellison, il leur présenta M. Arbuton, et puis, tout songeur, s'en alla avec cette dernière se promener sur le pont, sous prétexte de lui donner l'exercice qu'elle n'avait pu prendre à terre, mais en réalité pour permettre aux deux jeunes gens de vider ensemble leur petit différend.

— Je suis bien fâché, miss Ellison, dit le jeune homme, d'avoir été pour vous la cause d'une méprise, aujourd'hui.

— Et j'ai bien rougi de vous avoir rendu victime de ma maladresse, répondit Miss Ellison en baissant les yeux.

Il y eut un instant de silence. Puis, comme si elle eût pu tout à coup se faire étrangère au sujet, et dégager sa personnalité de cette absurdité inextricable, elle se mit à rire presque aussi cordialement que son cousin, en disant :

— Mais c'est une des choses les plus impossibles dont j'aie entendu parler. Qu'y faire ? je n'en sais rien.

— En effet, c'est embarrassant, et je ne sais trop que dire moi-même. J'aime mieux attendre, pour me fixer là-dessus, que la chose soit arrivée de nouveau.

M. Arbuton avait à peine laissé échapper cette phrase, — assez bien tournée suivant lui, — qu'il se la reprochait, tant il était loin de songer à s'aventurer dans une intrigue amoureuse. Mais l'obscurité, l'entourage, la beauté de la jeune fille, la confiante et candide sympathie qu'elle lui manifestait par sa franchise, tout cela l'inquiétait : il tâcha de se retrancher de nouveau dans sa froideur habituelle, et finit par quelques lieux communs sur le paysage, qui devenait en réalité bien solitaire et bien sauvage, depuis que le bateau-à-vapeur remontait le Saguenay, laissant s'éteindre dans le lointain les quelques lumières de Tadoussac. Par une étrange impression, il se sentait pour ainsi dire seul au monde, là, avec cette jeune fille ; et il se permit de jouir de ce sentiment, assurément le moins dangereux du monde.

Miss Ellison et lui venaient de Niagara, paraît-il. Ils causèrent de cet endroit, en se gardant bien, quant à elle, de révéler le fait qu'elle avait, là, remarqué M. Arbuton pour la première fois. Tous deux ils avaient descendu les rapides du Saint-Laurent ; tous deux ils avaient passé une journée à Montréal. Ces coïnci-

dences contribuait à les intéresser l'un à l'autre d'une façon toute particulière, et cet intérêt s'accrut encore quand ils apprirent que leur commune expérience s'arrêtait là, — elle ayant passé trois jours à Québec, et lui, comme on le sait, étant venu directement de Montréal.

— Avez-vous beaucoup admiré Québec, Miss Ellison ?

— Oh ! oui, vraiment ! C'est une ancienne ville magnifique, et remplie d'une foule de choses, que je connaissais par la lecture, mais que je n'espérais jamais voir. Vous savez que c'est une place forte.

— Oui. Mais j'avoue que je l'avais oublié jusqu'à ce matin. Y avez-vous trouvé tout ce que vous vous étiez imaginé d'une forteresse ?

— Plus, si c'est possible. Nous avons avec nous des gens de Boston qui nous ont dit que c'était exactement comme en Europe. Ils en soupiraient, car cela leur rappelait bien des souvenirs de l'ancien continent. Ils venaient de se marier.

— Est-ce là ce qui faisait ressembler Québec à l'Europe ?

— Non, mais je suppose que cela contribuait à leur faire voir les choses par leur côté le plus agréable. Madame March, — March est le nom du jeune couple, — ne voulait pas me permettre de dire que je trouvais Québec beau, attendu que, n'ayant jamais visité l'Europe, je ne pouvais pas bien apprécier Québec. « Vous croyez l'admirer, disait-elle souvent, mais ce n'est que l'effet de votre imagination. » Malgré tout je tiens à mon illusion. Je ne sais trop cependant si j'admiraïs plus Québec que les charmants petits villages qui l'environnent. Tout le paysage semble un rêve d'Évangéline.

— Vraiment ! J'arrêterai certainement à Québec. Il me tarde de voir un paysage américain qui me fasse songer à n'importe quoi. En attendant, qu'est-ce que votre imagination peut faire du présent point de vue ?

— Je ne crois pas avoir besoin de l'aider, répondit la jeune fille un peu piquée par le ton de supériorité que prenait son compagnon.

Elle se retourna et plongea ses regards sur la rivière triste et solitaire. La lune montrait un peu sa face voilée dans les profondeurs du ciel gris, laissant tomber sur les flots noirs les vagues reflets d'une lumière mélancolique. De chaque côté, la

rive inhabitable étalait sa grandiose désolation ; les rochers inhospitaliers se couvraient de maigres touffes de pins dont les obscures silhouettes se découpaient le long des crêtes, ou plongeaient dans les profondes ténèbres des gorges et des ravins. Le cri de quelque oiseau sauvage rompait brusquement le silence dont le murmure monotone du steamer semblait faire partie, réveillant à peine un écho lointain. Les premières notes d'une romance se firent entendre du salon ; et Miss Ellison précéda son nouvel ami à l'intérieur, où la plupart des autres passagers étaient groupés autour du piano. La jeune Anglaise aux cheveux couleur de maïs était assise près de l'instrument dans une pose ravissante, et l'homme à l'air peu distingué et son épouse à la tournure fort ordinaire, chantaient ensemble avec des accents d'une douceur angélique.

— C'est beau, n'est-ce pas ? dit Miss Ellison. Comme ce doit être charmant de pouvoir s'amuser ainsi !

— Oui ? vous pensez ? C'est pourtant un peu trop en public, répondit son compagnon.

Quand les Anglais eurent fini, un vieux monsieur canadien, à l'air grave, se mit au piano pour faire entendre ce qu'il appelait une chanson comique, et réussit à envoyer tout le monde se coucher de désespoir.

— Eh bien, Kitty ? s'écria madame Ellison, s'enfermant un instant avec la jeune fille dans la cabine de celle-ci.

— Eh bien, Fanny ?

— Il est beau, n'est-ce pas ?

— Ma foi, oui.

— Est-il gentil ?

— Je ne sais pas.

— Doux ?

— De la crème à la glace, répondit Kitty en se laissant donner sur la joue un bonsoir enthousiaste.

Avant de s'endormir madame Ellison voulut faire une question à son mari.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Cela vous plairait-il que Kitty épousât un Bostonien ? On dit que les Bostoniens sont si froids.

— Où est le Bostonien qui a demandé Kitty en mariage ?

— Comme vous êtes méchant ! je ne dis pas qu'aucun l'aît demandée. Mais si cela arrivait ?

— Alors ce sera le moment d'y songer. Vous avez marié Kitty à droite et à gauche avec tous ceux qui l'on regardée depuis que nous avons quitté Niagara, et je me suis morfondu à prendre des informations sur le compte de ses maris. Maintenant je n'en ferai rien, jusqu'à ce qu'elle aît reçu quelque offre sérieuse.

— C'est cela. Dépréciez votre propre cousine, si vous le voulez. Je sais ce que je ferai, moi ; je lui ferai porter mes plus belles toilettes. Comme c'est heureux, Richard, que nous soyons toutes deux de la même taille ! Je suis si contente d'avoir amené Kitty avec nous ! Si elle se mariait et s'établissait à Boston... — Mais non, j'espère qu'elle trouvera un mari pour résider à New-York...

— Allez, allez, ma chère ! grommela le colonel Ellison désespéré. Kitty à causé de steamboats et d'hôtels avec ce jeune homme pendant vingt-cinq minutes, et naturellement il viendra demain demander mon consentement pour l'épouser aussitôt que l'on pourra mettre la main sur un juge de paix. Mes cheveux blanchissent, et je serai chauve avant le temps ; mais peu importe, pourvu que vous trouviez plaisir à vos petites hallucinations. Allez donc !

II.

LES PETITES MANOEUVRES DE MADAME ELLISON

Le lendemain matin, nos touristes se réveillèrent en rade dans la baie des Ha-Ha, à la limite des eaux navigables aux grands bateaux à vapeur.

La longue chaîne de montagnes revêches s'était abaissée, et le soleil du matin versait de chauds rayons sur ce qui, sous un climat plus hospitalier, aurait pu passer pour un très-joli paysage. La baie formait un ovale irrégulier, avec des rives hardies mais peu élevées d'un côté, et de l'autre une plaine étroite où deux villages, dressant chacun son mince clocher en fer blanc reluisant au soleil, s'écheonnaient le long du chemin qui cournait le rivage recourbé en forme de croissant.

L'entrée de la baie était flanquée d'un mamelon élevé, et sur la rive on apercevait çà et là des masses de rochers gaiement colorés de lichens, et tachetés de teintes métalliques oranges et écarlates. La sempiternelle frondaison de pins nains était la seule forêt en vue, bien que la baie des Ha-Ha soit un port considérable pour le commerce de bois. Quelques goëlettes étaient là occupées à recevoir leur cargaison de planches de pin odorant.

Le quai où le bateau se trouvait accosté était tout animé de travailleurs et d'oisifs. On embarquait du bois que l'on transportait à bord dans des brouettes conduites par des *habitants*. Ceux-ci arrivés au haut de la passerelle, arcboutaient leurs larges pieds sur la pente unie et glissante, puis entraînés par leur charge se précipitaient à bord plus ou moins la tête la première. Parmi la confusion qu'occasionnaient ces tours de force, une procession d'autres *habitants* s'introduisaient à l'intérieur, chacun portant sous son bras une boîte en forme de cercueil. Le colonel Ellison commençait à craindre que ces boîtes ne continssent toute la marmaille de la baie des Ha-Ha ; mais la réflexion qu'une région aussi froide n'aurait pu produire une si énorme quantité d'enfants le remit un peu, et le commis le rassura pleinement en lui assurant que ces boîtes ne contenaient que des myrtilles (1), et qu'on pouvait en acheter tant qu'on en désirait pour dix-huit sous le boisseau. Cela lui donna une poignante idée de la pauvreté de l'endroit, et il acheta, des petits garçons qui venaient à bord, une telle quantité de framboises sauvages dans des cornets, *cassots*, ou cornes d'abondance en écorce de bouleau, qu'il fut obligé d'en faire cadeau à ces mêmes petits vendeurs dont il avait épuisé l'assortiment. Il était au moment d'entrer en arrangement avec un petit idiot — superbe, avec une bosse dans le dos et une loupe sur le côté de la tête — enchanté d'accepter par charité les fruits sauvages de son propre pays, lorsque la foule qui se pressait aux alentours s'écarta doucement pour laisser passer un individu qui, après un salut élégant adressé au Colonel, lui dit d'un air enjoué :

— Bonjour monsieur, bonjour !

— Comment vous portez-vous, demanda le colonel Ellison ?

Mais l'autre, qui ne songeait qu'aux affaires, lui répondit :

— Je suis, monsieur, le seul homme qui parle anglais dans la

(1) Espèce d'airelle, connue au Canada sous le nom de *bluets*.

baie des Ha-Ha, et je viens vous offrir mon cheval et ma voiture, si vous désirez faire une promenade sur la montagne avant le déjeuner. Vous y serez aussi longtemps que vous le désirerez, pour la somme de trente-six sous. Je vous montrerai tout ce qui en vaut la peine dans la localité, et en particulier la magnifique vue de la baie qu'on a du haut de la montagne. C'est très-beau, monsieur, je vous assure.

L'individu débitait son anglais si couramment; il avait une paire de moustaches si triomphantes et si largement développées; il clignotait l'œil gauche d'une façon si insoucieuse avec sa paupière lourde et tombante, qu'il gagnait naturellement les cœurs.

Le colonel Ellison consentit de suite à la promenade proposée, pour lui-même et les dames de sa compagnie, et se mit, tout joyeux à leur recherche. Il les rejoignit sur le gaillard d'arrière, en train d'admirer le paysage rustique, et

Fraîches comme un matin de la saison nouvelle.

Ce n'était pas un observateur bien particulier, que le colonel; et il ne connaissait guère la garde-robe de sa femme, comme tout bon mari, qui, le quart d'heure de Rabelais passé, oublie de suite ce que sa femme peut avoir acheté. Mais il ne put s'empêcher de s'apercevoir que certains brillants détails de costume qui s'associaient vaguement dans son souvenir avec la personne de sa femme, rehaussait maintenant la jolie figure et les charmantes formes de sa cousine. Une écharpe de riante couleur négligemment nouée autour de son cou pour la préserver de l'air froid du matin, un plus joli ruban, un corsage plus élégant que ne portait d'ordinaire Miss Ellison, — que sais-je, moi? — un air de préparation à la bataille, frappèrent les yeux du colonel, tandis qu'une consciencieuse rougeur colorait la joue de la jeune fille.

— Kitty, dit-il, ne vous laissez pas traiter comme une oie, vous savez

— J'espère qu'elle ne le permettra pas même à vous, rétorqua sa femme. Colonel Ellison, jouez le rôle que vous voudrez, mais pas celui de femmelette, et je vous en saurai gré. Je trouve qu'il n'est guère convenable pour un homme d'être toujours à remarquer la toilette des dames.

— Qui parle de toilette? demanda le colonel en se retranchant derrière les mots.

— Alors tant mienx, si vous n'en parlez point. Oui, j'aimerais bien à faire cette promenade. Nous avons du temps ; le déjeuner ne sera pas prêt avant huit heures. Où est la voiture ?

Le seul orateur anglais de la baie des Ha-Ha s'était emparé des légers pardessus des dames, et s'en allait avec.

— Par ici ! par ici ! dit-il, en montrant de la main, sur le rivage, une masse de voitures beaucoup plus nombreuses qu'on aurait pu le supposer pour un endroit comme la baie des Ha-Ha. J'espère que vous n'aurez pas d'objection à ce que j'emmène un autre voyageur avec vous. Il y a de la place pour tout le monde. Il paraît être un parfait gentilhomme, ajouta-t-il en prenant un air d'importance et de gracieuseté comique dont il avait sans doute hérité de ses patrons anglais.

— Plus on est de fous plus on rit, répondit le colonel Ellison

— Non, pas du tout ; dit sa femme qui ne songeait aucunement au proverbe.

Son regard avait rapidement inspecté toute la rangée de véhicules, et les avait tous trouvés innocupés, à l'exception d'un seul où elle avait reconnu sur les épaules de quelqu'un qui avait le dos tourné, l'irréprochable redingote de M. Arbuton.

Mais nous devrions peut-être expliquer les motifs de madame Ellison mieux que ne pourrait le faire seule sa manière d'agir. Elle ne s'occupait guère de M. Arbuton ; et n'avait aucun désir arrêté de voir Kitty s'en éprendre. Mais il y avait là deux jeunes gens rapprochés par une circonstance romanesque ; madame Ellison était née entremetteuse d'unions matrimoniales, et résister au désir de rendre leurs relations plus intimes, — dans l'intérêt du mariage considéré au point de vue abstrait, — était pour elle une impossibilité. Pour le moment, tout son être s'absorbait dans cette idée. Son cœur, entièrement dévoué à Kitty qu'elle admirait avec une espèce de généreux enthousiasme, — débordait de bonnes intentions. En un mot, elle eût volontiers fait le sacrifice de sa dernière toilette en faveur de cette créature digne de respect, qui avait le pouvoir d'ajouter un nouveau chiffre à la nomenclature des mariages de ce monde. Nous espérons que le lecteur est comme nous, et qu'il ne trouve en cela rien de vulgaire ni d'inconvenant. C'était de l'enthousiasme pur et simple, une impulsion noble et désintéressée ; et nous sommes sûr que les hommes devraient regretter de n'être pas plus souvent dignes d'en avoir le bénéfice. Les femmes ont souvent à

se plaindre, dans la délicatesse de leurs sentiments, de ce que, réellement, les hommes ne méritent pas le sort qu'elles se dévouent à leur préparer, ou en d'autres mots, de ce que les femmes ne peuvent pas se marier entre elles.

Nous n'aurons pas la témérité d'entreprendre une description des petits artifices de madame Ellison, car alors, on la prendrait certainement pour ce qu'elle n'était pas, une maladroite conspiratrice ; et nous ne réussirions qu'à donner une preuve de notre ignorance en pareille matière. M. Arbuton s'en aperçut-il jamais ? Nous en doutons. En sa qualité d'homme, il était naturellement aveugle et obtus. Mais aussi, d'un autre côté, il connaissait beaucoup plus le monde que madame Ellison, et peut-être le jeu de celle-ci était-il pour lui aussi clair que le jour. En tous cas il est probable qu'il ne lui découvrit aucun dessein prémédité. Il ne pouvait soupçonner pareille chose chez une personne qu'il connaissait à peine, et à laquelle il se sentait si désespérément supérieur.

Une fine couche de glace telle qu'on en voit se former en automne sur la surface tranquille des étangs que paralyse la gelée du matin, avait refroidi ses manières pendant la nuit ; mais il la sentit se fondre à l'accueil cordial qu'on lui fit. D'un saut il descendit de voiture pour offrir aux dames le choix des sièges. Quand tout fut disposé, il se trouva assis à côté de madame Ellison, car Kitty avait, avec un certain empressement, pris place auprès du colonel. L'excès de zèle put seul soutenir madame Ellison dans la flatteuse persistance qu'elle mit à babiller avec M. Arbuton, et l'empêcher de manifester son déplaisir pour cet acte de révolte de la part de Kitty.

Quand la voiture se mit à gravir la pente de la montagne, le chemin était si rocailleux que les ressorts se choquaient ensemble d'une façon inquiétante, et les dames ne purent s'empêcher d'en gémir.

— Ne craignez rien, ma chère, dit le colonel en se tournant vers sa femme ; nous avons avec nous tout ce qu'il y a d'Anglais dans la baie des Ha-Ha.

Cette phrase lui valut, sur le champ, un petit clin d'œil d'amitié et de bonne camaraderie de la part du conducteur, à qui elle parut aussi avoir délié la langue, car il entama la conversation :

— Voyez-vous mon chien comme il saute au nez du cheval ?

C'est un chien dressé pour la chasse à l'original, et c'est pour s'exercer à saisir l'animal par le museau. Vous devriez venir pendant la saison de chasse. Je vous fournirais des Indiens, et tout ce qu'il vous faudrait pour chasser. Je suis commerçant de bêtes sauvages, vous savez, et il me faut toujours être prêt à les prendre.

— Commerçant de bêtes sauvages ?

— Oui, pour Barnum et les autres directeurs de musées ou de cirques. Je commerce sur le chevreuil, le loup, l'ours, le castor, l'original, le caribou, le chat-sauvage, le *link*...

— Quoi ?

— Le *link*... le *link* ! Vous dites des *chevreuils* et un *chevreuil*, n'est-ce pas ? par conséquent des *lynx* doivent faire un *link* au singulier (1) !

— Sans doute, dit imperturbablement le colonel. Y en a-t-il beaucoup de *links* dans cette endroit-ci ?

— Pas beaucoup ; et ils coûtent cher. J'ai été indignement trompé par un homme de Boston au sujet d'un *link*. Nous avons eu grande difficulté à le prendre ; il avait mordu affreusement mon Sauvage ; et M. Doolittle n'a pas voulu m'en donner le prix convenu.

— Qu'elle infamie ?

— Oui, mais l'affaire aurait pu tourner encore plus mal. Il voulait que je lui remisse son argent, parce que l'animal était mort au bout de quinze jours, dit le marchand de bêtes sauvages en jetant un coup d'œil au colonel Ellison en même temps qu'il souriait de façon à s'introduire dans les oreilles la pointe de ses moustaches. Je suppose qu'il avait reçu quelque mauvais coup. A moins qu'il n'eût la nostalgie. Peut-être aussi n'avait-il jamais joui d'une bien forte santé ! Le *link* est un curieux animal, mademoiselle, dit-il à Kitty, sous forme de conclusion.

Ils avaient gravi lentement le flanc de la montagne. De chaque côté de la route, de maigres pâturages s'abaissaient au loin entrecoupés de cavées et de monticules longs et irréguliers. Les sommets étaient nus, mais dans les petites vallées, en dépit

(1) Il ne faut pas oublier que cette conversation avait lieu en langue anglaise où l's du pluriel se prononce toujours.

des rocailles, croissait un gazon d'un vert tendre, court mais épais, et des groupes de vaches y paissaient en balançant leurs clochettes au son doux et mélancolique. Au dessous, la baie, dans son épanchement radieux, remplissait l'ovale formé par les coteaux. Le steamer blanc, immobile auprès du quai où tout était en mouvement, et les bâtiments noirs chargés de bois, donnaient de la variété à la charmante scène que complétaient les pittoresques villages de la rive. C'était un spectacle simple, mais presque touchant, comme si ce doux paysage eût été jeté là pour faire trêve à la longue suite de solitudes désolées que nous avions parcourues. C'était bien vraiment là l'effet produit.

M. Arbuton devait avoir parlé d'autres voyages, car s'adressant à madame Ellison :

— Ceci ressemble beaucoup à un paysage de Norvège, dit-il. Cette baie pourrait être un fiord de la mer du Nord.

Madame Ellison murmura je ne sais quel compliment à la baie, au fiord, ainsi qu'à M. Arbuton; mais Kitty se rappela comme elle avait été brusquée la veille pour avoir prétendu qu'un paysage indigène pouvait créer une impression quelconque.

— Enfin, dit-elle, vous avez donc réellement trouvé quelque chose dans un paysage américain. Dans ce cas, nous devons l'en féliciter, ajouta-t-elle, avec un sourire joyeux et triomphant.

Le colonel la regarda d'un œil comiquement interrogateur; madame Ellison se troubla; et M. Arbuton, ayant entièrement oublié ce qui avait provoqué cette réflexion, parut intrigué et ne répondit rien. Il avait aussi cela de commun avec cette sorte d'Anglais avec qui on le confondait souvent, qu'il ne cherchait jamais à éclaircir ce qu'il pouvait y avoir d'obscur dans la conversation. S'il ne trouvait point de réponse dans son for intérieur, il vous abandonnait de suite à la responsabilité de votre remarque incomprise.

Son silence mit Kitty en proie à une bien mauvaise opinion de lui, car il donnait à son inoffensive saillie les apparences d'une attaque injustifiable. Mais en ce moment leur automédon vint à sa rescousse.

— Mesdames et messieurs, dit-il, ici finit la promenade de la montagne.

Et tournant son cheval, il partit au grand trot dans la direction du village.

Au pied de la montée, ils se trouvèrent de nouveau près de l'église, et les voyageurs manifestèrent le désir de descendre de voiture pour voir l'intérieur.

— Oh ! certainement, dit le cocher ; il n'est pas encore terminé, mais vous pouvez y faire toutes les prières que bon vous semblera.

L'église était propre et décente, comme presque toutes les églises canadiennes ; et à cette heure matinale plusieurs villageois étaient à leurs dévotions. Le chemin-de-croix de rigueur, en dessins lithographiés, ornait les murs, et sur le grand autel toujours le même faux éclat de peinture et de sculpture.

— Je n'aime pas à voir ceci, dit madame Ellison. Cela respire l'idolâtrie ; qu'en pensez-vous, M. Arbuton ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je ne vois pas quel mauvais effet puisse en résulter pour la population.

— Je suis d'opinion qu'ils ont besoin d'une foi robuste dans ces climats froids, dit le colonel. Cela contribue à les tenir chauds. Il y aurait trop de courants d'air dans cette église nue. Il leur faut quelque chose de serré, de pelotonné. Imaginez-vous un de ces pauvres diables écoutant un sermon libéral sur les oiseaux, les fruits, les fleurs et les beaux sentiments, et puis s'en retournant chez lui par dessus les montagnes, quand le mercure marque trente degrés au dessous de zéro ! Il n'y pourrait point tenir.

— Oui, oui, certainement, répondit M. Arbuton.

Et promenant son regard autour de lui, comme pour soumettre l'ensemble de la petite église à un examen froid et impartial, en prenant pour base les règles générales du bon goût, il la trouva vulgaire.

Quand ils eurent repris leurs places dans la voiture, la conversation échut presque entièrement au colonel, qui, suivant son habitude, soutira toutes les informations qu'il put du cocher. Il apprit que, en dépit de sa théorie, les résidents de la baie des Ha-Ha n'étaient pas tous bons catholiques.

— En voici un, par exemple, dit le Canadien, en se désignant lui-même et en se servant d'une locution populaire qu'il avait probablement apprise de quelque voyageur américain, qui n'est pas catholique, — *pas beaucoup* ! Il a trop étudié pour

s'occuper de religion. Il y a tout un parti de Canadiens-Français ici qui sont opposés aux prêtres et en faveur de l'annexion.

Et comme ils cheminaient à travers les maisonnettes en troncs d'arbres ici et là couvertes d'écorce de bouleau, il donna ample satisfaction à la curiosité du colonel, sur les affaires locales, le caractère et l'histoire de ceux de ses co-villageois qu'on rencontrait sur la route. Il connaissait les jolies filles et les saluait par leurs noms, interrompant par ces courtoisies l'espèce de conférence qu'il était en train de donner au colonel sur la manière de vivre dans la baie des Ha-Ha.

Il n'y avait qu'une seule maison en brique, — qu'il avait construite lui-même, mais qu'il avait été obligé de vendre dans une saison où le commerce des bêtes fauves n'avait pas donné, — et les autres édifices descendaient dans l'échelle architecturale de niveau en niveau jusqu'à la pittoresque grange au toit de chaume. Il excusait cette dernière auprès des Américains, en alléguant que ce misérable chaume était quelquefois utile pour sauver la vie des bestiaux à la fin d'un hiver rigoureux et exceptionnellement long.

— Et la population, demanda le colonel, que fait-elle pendant l'hiver pour tuer le temps ?

— Elle tire le bois de la forêt, fume la pipe, et fait l'amour ; — mais n'aimeriez-vous pas à visiter l'intérieur de l'une de nos maisons ? Je serais fier de vous montrer la mienne et de vous offrir un verre du lait de mes vaches. Je regrette de ne pas avoir d'eau-de-vie, mais il est impossible de s'en procurer ici.

— N'en parlez pas, répondit gaiement le colonel ; pour le coup du matin, rien ne vaut un verre de lait.

Ils entrèrent dans la meilleure chambre de la maison, — vaste, basse, faiblement éclairée par deux petites fenêtres, et fortifiée contre l'hiver par un énorme poêle du Canada en fonte. C'était rustique, mais propre, avec un air de confort passable. On voyait à travers la fenêtre un tout petit jardin potager autour duquel croissaient les fleurs les plus vigoureuses.

— Ces haricots-là, dit l'hôte, sont pour la soupe et le café. Mon blé-d'inde, ajouta-t-il en montrant quelques rangées de maïs nain, à échappé aux premières gelées d'août, et ainsi j'espère en avoir encore quelques épis cet été.

— Ma foi, ce n'est pas exactement ce qu'on pourrait appeler un climat bien attrayant, qu'en dites-vous ? demanda le colonel.

Le Canadien paraissait un petit homme rude et fort, mais ce fut avec une espèce d'émotion qu'il répondit :

— Un climat cruel, monsieur. Quand je vins ici, il n'y avait que du bois. J'y ai vécu vingt ans, et vraiment cela n'en valait pas la peine. Si c'était à recommencer, j'aimerais autant ne point vivre du tout. Je suis né à Québec, dit-il, comme pour nous faire comprendre qu'il était habitué aux climats tempérés, et il se mit à nous raconter quelques incidents de sa vie à la baie des Ha-Ha. Je voudrais, continua-t-il, vous voir passer quelque temps ici avec moi. Je vous assure que vous ne trouveriez pas le climat si rude en été. Il y a des ours dans la forêt, dit-il au colonel, et vous pourriez en tuer un facilement.

— Mais alors, répliqua ce dernier en riant, je contribuerais à ruiner votre commerce de bêtes féroces.

M. Arbuton paraissait fatigué de tout cela. Il ne s'intéressait ni aux nuits hâtives, ni à la pauvreté, ni aux ours d'été de la baie des Ha-Ha. Il était assis là, dans ce singulier salon, son chapeau sur ses genoux, dans l'attitude patiente et pleine de réserve d'un monsieur en visite.

— Il n'a pas de sentiments, se dit Kitty.

Mais c'était là un sujet sur lequel l'erreur est facile. On pouvait plutôt dire de M. Arbuton qu'il avait toujours eu de la répugnance pour tout ce qui était en dehors d'un monde très-restreint, et qu'il n'était pas doué d'une vive imagination. De plus il avait un certain éloignement, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour la pauvreté. Cette détresse ne le touchait pas, comme Kitty, parce qu'elle était rare et intéressante ; bien que, sans aucun doute, dans un moment donné, il eût fait autant qu'elle pour venir en aide au malheur.

— Un peu trop d'autobiographie, dit-il à Kitty, en attendant avec elle, à la porte, que le Canadien eût tranquilisé son chien, qui s'exerçait toujours à chasser l'original en faisant d'affreux bonds au nez du cheval. La manie que ces gens ont de parler de soi, est toujours ennuyeuse. Mais je suppose qu'il est dans l'habitude d'employer ce moyen-là pour s'attirer la sympathie des voyageurs. Vous ne pouvez plus convenablement offrir trente-six sous à quelqu'un qui vous a mis ainsi dans ses confidences. Avez-vous trouvé quelque chose d'assez extraordinaire dans sa maison, miss Ellison, pour le justifier de nous y avoir conduits ? demanda-t-il avec cet air qui semble vous dire : je sais que vous

êtes de mon avis, et qui vous choque également, que vous le soyez ou que vous ne le soyez pas.

Quant à Kitty, chaque figure qu'elle avait rencontrée dans sa promenade lui avait raconté sa pathétique histoire. Elle était entrée par la pensée dans chaque maison de la route, rêvant aux humbles drames dont elle pouvait être le théâtre. Tout ce que leur hôte avait dit donnait forme et couleur à ce qu'elle s'était imaginé des luttes de la vie dans cette région, et elle se sentit blessée de voir ce froid scepticisme jeter son ombre sur les tons sympathiques du tableau qu'elle avait dans l'esprit. Elle ne sut d'abord que dire; elle jeta un regard de trouble et d'embarras sur son interlocuteur; puis elle répondit :

— Il me semble que je ne suis pas de votre opinion : j'ai été au contraire fort intéressée.

Et, comme si elle eût regretté cette phrase un peu sèche, elle chercha bientôt une occasion quelconque d'en adoucir l'effet. Mais pendant le court trajet jusqu'au bateau-à-vapeur, elle ne trouva rien de remarquable, si ce n'est que l'air du matin était délicieux.

— Oui, mais un peu frais, dit M. Arbuton, dont les sentiments ne paraissaient pas avoir besoin d'aucun émollient; et la conversation passa aux autres.

Sur le quai il aida Kitty à descendre de voiture, car le colonel donnait toute son attention à ce que disait le cocher; puis il offrit sa main à madame Ellison.

En se levant de son siège, celle-ci fit un léger faux pas, et quand elle fut à terre :

— Je crois que je me suis tordu le pied quelque peu, dit-elle en riant; ce n'est rien sans doute.

Et elle s'évanouit dans les bras du jeune homme. Kitty jeta un cri, et en un instant le colonel eut pris la place de M. Arbuton. Ce fut une scène, et rien ne pouvait être plus désagréable à ce dernier que le tumulte causé par l'accident arrivé à cette pauvre madame Ellison parmi les paysans qui étaient là, les hommes de l'équipage et les voyageurs penchés sur les rampes pour voir ce qui se passait. Peu d'hommes savent se montrer utiles dans les circonstances pressantes de ce genre, et, débarrassé de son fardeau, M. Arbuton ne savait plus que faire. Il allait de ci de là avec anxiété et sans aucun résultat, pendant

qu'on transportait la malade au grand air, sur l'avant du steamer, où, en quelques minutes, il eut la satisfaction de lui voir ouvrir les yeux. Ce n'était pas le temps de parler, et il s'éloigna d'un air presque coupable, avec le reste de la foule qui se dispersait.

Madame Ellison adressa ses premiers mots à Kitty, qui se tenait toute pâle auprès d'elle :

— Vous pouvez avoir tous mes effets maintenant, dit-elle, comme si c'eût été là une clause de son testament, sa dernière pensée peut-être en perdant connaissance.

— Mais, Fanny, s'écria Kitty avec un rire nerveux, vous n'allez pas mourir. Une entorse au pied n'a rien de fatal.

— Non ; mais je sais qu'une personne qui s'est foulé la cheville ne peut mettre le pied par terre pendant des semaines ; et je n'aurai plus besoin que d'une robe de chambre, vous savez, pour rester sur un canapé.

Et madame Ellison posa tendrement la main sur la tête de Kitty, comme une mère inquiète de ce que deviendra son enfant quand elle ne sera plus là. Elle pesait dans son esprit l'avantage pour Kitty d'avoir une garde-robe complète à sa disposition, avec la perte qu'elle allait faire des petits stratagèmes d'amitié dont elle ne pouvait se passer. Incapable de se prononcer soit d'un côté ou de l'autre, elle soupira.

— Mais, Fanny, vous ne pouvez pas voyager en robe de chambre.

— Le fait est que je voudrais savoir si je puis voyager en quoi que ce soit. Mais je le saurai dans vingt-quatre heures. Si cela enfle, il me faudra passer quelque temps à Québec ; et si cela n'enfle pas, il pourrait y avoir quelque chose à l'intérieur. J'ai lu que des personnes qui se croyaient fort bien, après certains accidents, se trouvaient tout à coup dans un état très-dangereux. Le mauvais côté des lésions intérieures, c'est que vous ne vous en apercevez pas. Non point que je redoute rien de semblable dans le cas actuel ; mais à tous hasards quelques jours de repos ne me feront pas de mal. On achète à Québec aussi bien et même un peu moins cher qu'à Montréal. Je pourrais sortir en voiture, vous savez, et passer mon temps aussi agréablement dans un endroit que dans l'autre. Je suis sûre que nous nous y amuserions. Et puis, il n'y a pas de nécessité que le colonel soit

de retour avant un mois. Je pourrais peut-être aussi parcourir les magasins à l'aide d'une béquille.

Pendant que le monologue de madame Ellison se poursuivait à peine interrompu ici et là par Kitty, le mari était allé à la recherche d'une tasse de thé et autres légères douceurs indispensables aux dames après une syncope. A son retour, madame Ellison s'informa de M. Arbuton qui, après être revenu voir si tout était pour le mieux, était disparu de nouveau.

— Ma foi, notre ami de Boston porte sa part des embarras de ce matin, comme un héros... ou comme une dame qui s'est donné une entorse, dit le colonel en disposant les rafraîchissements. En voyant le ravage qu'il fait dans le jambon, les œufs et la chicorée, on se convaincrait qu'il n'y a rien pour ouvrir l'appétit comme le regret de voir souffrir les autres.

— Vraiment ! et voilà cette pauvre Kitty qui n'a pas encore pris une bouchée ! s'écria madame Ellison. Kitty, allez déjeuner de suite. Vous mettrez ma...

— Oh ! non, Fanny, non, je n'irais pas ; et j'ai réellement faim.

— Alors c'est très-bien, dit madame Ellison, en apercevant un nuage humide dans les yeux de Kitty. Allez-y comme vous êtes, et ne faites pas attention à moi.

Kitty partit en s'armant de courage à chaque pas, et quand elle s'assit en face de M. Arbuton son teint était animé, il est vrai, mais elle avait la hardiesse du lion.

Il avait maudit son étoile qui l'avait pour ainsi dire poussé de plus en plus avant dans l'intimité de ces gens-là, comme il les appelait en lui-même. Il se disait qu'il n'y avait juste que vingt-quatre heures qu'il les avait rencontrés et qu'il s'était promis de n'avoir rien à démêler avec eux ; et dans cet espace de temps, la jeune fille l'avait amené à s'excuser pour une maladresse qu'elle avait commise elle-même ; il avait épié sa conversation ; il avait parlé sentiment avec elle jusqu'à minuit ; ils avaient fait une promenade du matin ensemble ; et pour terminer il avait donné une entorse à madame Ellison, qui était tombée évanouie dans ses bras. C'était révoltant. Et ce qui était pis encore, il se trouvait obligé de prendre une attitude de regret et de prière vis-à-vis de cette madame Ellison, la personne qu'il aimait le moins de toute cette compagnie.

Il engloutissait donc avec dépit un énorme rédes, une et jela

sait aller à une distraction maussade, lorsque Kitty arriva près de lui.

— J'espère, lui dit-il, que madame Ellison va mieux.

— Oh ! bien mieux ! ce n'est qu'une entorse.

— Une entorse peut devenir quelque chose de très-désagréable, dit M. Arbuton, d'un ton lugubre. Miss Ellison, s'écria-t-il, je n'ai été qu'un sujet de désagrément pour vous tous depuis que je suis entré dans ce bateau.

— Pensez-vous que « notre mauvais génie » serait une expression trop rude, suggéra Kitty ?

— Point du tout ; ce serait plutôt un euphémisme — une basse flatterie, de fait. Donnez-moi un nom pire que celui-là.

— Je ne trouve rien. Je dois vous laisser à votre propre conscience. C'est fâcheux que notre promenade se soit terminée ainsi ; elle aurait été si charmante sans cela !

Et Kitty s'encouragea de l'humeur apparente de son interlocuteur pour faire allusion à ce qui l'avait le plus intéressée pendant la matinée.

— Quel étrange petit nid que cette baie au milieu de ces montagnes à moitié glacées ! Et songez donc à l'hiver, aux quinze ou vingt mois d'hiver qu'on doit avoir ici tous les ans ! Cette pièce de maïs échappée aux premières gelées d'août m'aurait tiré des larmes. Je suppose que c'est une espèce d'été de la St-Martin dont nous jouissons en ce moment, et que les froids vont commencer dans une semaine ou deux. Hier soir, mon cousin et moi prenions Tadoussac pour un endroit tranquille et retiré ; mais je suis sûre que Tadoussac va nous faire l'effet d'une métropole, à notre retour. Lorsque je serai chez moi, je crains que l'agitation et le mouvement d'Eriécreek...

— Eriécreek ? chez vous ? Je pensais que vous demeuriez à Milwaukee.

— Oh ! non ; ce sont mes cousins qui demeurent à Milwaukee. Moi, je suis d'Eriécreek, Etat de New-York.

— Oh ! dit M. Arbuton déconcerté et presque mécontent.

Milwaukee était déjà assez mal, bien qu'il sût que cette ville avait tiré en grande partie sa population de la nouvelle Angle terre, et qu'elle renfermât un grand nombre d'Allemands, ce qui pouvait expliquer le fait que ses compagnons de route n'étaient

pas entièrement barbares. Mais cet Eriécreek, Etat de New-York !...

— Je ne crois pas en avoir entendu parler, dit-il.

— C'est un endroit peu considérable, observa Kitty ; et je ne crois pas qu'il soit noté pour rien de particulier. Il n'est pas même situé sur aucun chemin de fer. C'est un village dans le Nord-Ouest de l'Etat.

— Est-ce que ce n'est pas dans les régions pétrolifères ?

— Les régions pétrolifères sont assez nomades, vous savez. C'était dans leurs limites d'autrefois ; mais l'huile a été épuisée, et le pétrole s'est gracieusement retiré pour faire place au fromage et au raisin, lesquels ont pris possession des vieux matériaux et des bouilloires rouillées. A voir les prairies, vous croiriez que toutes les bouilloires du monde qui ont fait explosion sont tombées du ciel dans les environs d'Eriécreek ; et chaque champ garde encore son matériau, tel que l'ont laissé le dernier dollar et la dernière goutte d'huile.

— *A continuer.*

UN POÈTE ANGLO-CANADIEN

M. JOHN READE

(*Suite et fin.*)

M. Reade ne s'est pas contenté de traduire, des langues anciennes et des langues modernes, — de l'allemand surtout, — un grand nombre de poésies, qu'il a généralement rendues avec beaucoup de bonheur ; il s'est essayé dans la langue de Virgile, et il nous donne dans son volume deux petites pièces latines que nous reproduisons. Dans notre siècle, où la poésie latine est si dédaignée, elles seraient intéressantes même à titre de curiosités.

La première est un charmant acrostiche pour le jour de *Noël* ; il est rimé comme le sont quelques-uns de nos plus beaux chants d'église :

C horo sancto nunciatus,
H omo, Deus increatus,
R egum Rex, Puella natus,
I n ignaris habitat ;
S umit vilem carnis vestem,
J radens gloriam cœlestem,
U t dispellat culpæ pestem
S atanamque subigat.

S urgit Stella prophetarum,
V est Victor tenebrarum,
L ūmen omnium terrarum,
A ia, Vita, Veritas.
V nimas illuminavit,
J enebrarum vim fugavit,
O ras Coelicas monstravit
R edemptoris Claritas.

Il y a là mieux que la difficulté vaincue, mieux qu'un pastiche bien réussi : il y a un véritable sentiment religieux, un écho sincère des poèmes délicieux de candeur et d'enthousiasme auxquels les églises protestantes ont eu le tort de substituer des hymnes en langue vulgaire, qui seront vieilles, mortes, oubliées, comme le sont aujourd'hui les psaumes de Clément Marot, lorsque le *Dies irae*, le *Stabat Mater* et le *Pange lingua* se chanteront encore.

L'autre pièce est en vers alexandrins ; c'est une agréable comparaison entre la colombe de l'arche et le héros chrétien qui, portant un nom semblable, découvrit une terre ignorée qui paraissait aussi sortir de l'Océan. Elle a pour titre : *Columba Sibylla*.

Ex mediis viridem surgentem ut laeta columba
 Undis aspexit, post tempora tristia, terram,
 Et levibus volitans folia alis carpsit olivae,
 Pacifera et rediit, libertatemque futuram
 Navali inclusis in carcere significavit ;
 Sic terram, loetis, super aequora vasta, Columbus
 Insequitur, ventis astrisque faventibus, alis ;
 Inventam et terram placidis consevit olivis.
 Aevorum super aequora parva columba Columbum
 Inscia persequitur cum vaticinantibus alis !
 Omina nomina sunt et Verbo facta reguntur,
 Praeteritum necitque futuro Aeterna Catena.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur ce qu'il y a d'ingénieux et de gracieux dans ces vers. Il y a là d'heureuses allitérations tout à fait dans le goût de celles qu'affectionnaient les premiers poètes chrétiens. Cet alexandrin :

Omina nomina sunt et Verbo facta reguntur

renferme une pensée philosophique et religieuse : il mérite de rester

M. Reade a aussi, comme nous l'avons dit en commençant, traité plusieurs sujets canadiens.

Dominion day est un petit poème héroïque rempli de belles pensées, où se retrouve cependant la mélancolie dont sont imprégnées toutes les œuvres de notre auteur. Il tient pour cette raison à la fois du genre élégiaque et du genre épique. Peut-être

eût-il été préférable que le ton fût plus vigoureux et plus soutenu, la note plus franche, claire comme dans une fanfare, ainsi que le voudrait la *ritournelle* de la quatrième partie :

Bells, chime out merrily,
Trumpets, call cheerily.

Si c'est là un défaut, il n'est pas sans charmes et sans compensation.

M. Reade a varié avec beaucoup d'art la forme de ses strophes dans chaque partie du poème.

Ce sont d'abord des vers plus qu'alexandrins, comme ceux qu'affectionne Longfellow. Dans cette première partie, il présente la patrie canadienne s'épanouissant au beau soleil de juillet, et recevant les hommages de la nature, respirant les effluves de ses forêts, de ses fleuves, de ses lacs, et s'enivrant des harmonies d'un monde encore presque primitif.

Dans la seconde partie, se servant d'un rythme plus vif, il raconte en peu de mots l'histoire de notre continent depuis les premiers jours :

When the Maple alone was king,
When the bears were Lords of creation,
The beaver's the only trade,
And the greatest confederation
Was that which the wolves had made.

La strophe consacrée aux missionnaires mérite d'être reproduite :

How with the warriors others
Of gentle manners came,
Who called the red men brothers
And told them of His Name,
Who came from the Great Spirit,
To bless mankind and save ;
And who for man's demerit
Suffered the cross and grave.

Puis passant à diverses autres formes de strophes, il revient pour terminer à la première forme ; il parle des jours où la terre que nous foulons nous aura tous réunis dans son sein, *as a mother clasps her babe to her motherly bosom*, et où d'autres générations cueilleront les fruits de nos labeurs.

Une autre pièce, sur la mort de Darcy McGee, est toute écrite dans ce rythme mélancolique.

Nous en donnerons une strophe, non-seulement pour faire juger du genre, mais aussi pour montrer les vues larges et l'esprit véritablement patriotique de l'auteur.

O Canada, weep, 'twas for thee that he spoke
the last words of his life!
Weep, Erin, his blood has been shed in the healing
of wounds of thy strife!
Weep, Scotia, no son of thy soil held thy mountains
and valleys more dear!
Weep, England, thy brave honest eyes never glis-
tened with worthier tear!

Il faut avouer que ces vers, trop longs pour tenir sur une seule ligne, paraissent bien étranges au lecteur français; mais ils sont à la mode aujourd'hui en Angleterre et aux États-Unis: Tennyson et Longfellow leur ont donné cours.

Ces deux pièces se trouvent dans le recueil publié en 1870. Depuis ce temps, M. Reade à écrit *Madeleine de Verchères*, poésie historique qui a été fort remarquée, et une belle élégie sur la mort de sir George-Etienne Cartier, qui commence par le refrain de la chanson composée par cet homme d'Etat dans sa première jeunesse: «O Canada, mon pays, mes amours.»

La stance suivante contient un reproche que plusieurs de nos compatriotes ont dû se faire bien des fois:

And those who should have honoured him the most,
Withheld the meed of honour, and as foes
Blindly against their benefactor rose,
And even of their baseness made a boast.

Combien n'en est-il point, parmi ceux-là, qui depuis ont dit comme le poète, sinon tout haut, du moins en eux-mêmes:

When may we look upon his like again?
Where shall we seek the man to take his place,
The crown and glory of the good old race,
Who with the first brave Cartier crossed the main?

Dans ces diverses pièces, ainsi que dans une très-heureuse traduction du chant national composé pour le jour de la Saint-Jean-Baptiste par feu M. Angers, M. Reade nous a donné des preuves non équivoques de sympathie.

Quel que soit cependant le mérite de ses poèmes historiques, c'est surtout vers la poésie intime et élégiaque qu'est la pente naturelle de son talent.

Les rêveries douces, calmes, religieuses et mélancoliques, les contemplations de la nature, de longs regards portés, à travers la scène mobile de ce monde, vers les perspectives éternelles, en un mot, pour nous servir d'une heureuse expression qu'a vulgarisée le plus grand poète de notre siècle, en la donnant pour titre à son premier livre, *la méditation poétique* est la source la plus féconde pour les inspirations de notre poète. Aussi a-t-il traduit non-seulement le *Lac*, mais encore plusieurs autres pièces de Lamartine. Plusieurs de ses poésies, soit originales, soit traduites d'autres auteurs, portant l'empreinte ou, si l'on veut, le reflet des tristesses du chantre d'Elvire, empreinte un peu effacée, reflet un peu pâli, éclairant des scènes moins idéalisées mais plus réelles, prêtant à tous les objets qui nous entourent quelque chose des dispositions de notre âme. C'est cette sympathie imaginée par nous chez tous les êtres, animés ou inanimés, qui est le fond de la poésie contemporaine, de toute celle qui ne donne pas dans un réalisme grossier. Racine a été, sans le savoir, un précurseur de cette école, lorsqu'il a écrit ces vers, reproduits tant de fois :

“ Ces superbes coursiers qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée. ”

Il y a dans l'œuvre de M. Reade un grand nombre de charmantes pièces de ce genre ; il nous serait impossible de les mentionner toutes.

Nous en indiquerons cependant quelques-unes, qui se trouvent dans son recueil ou qu'il a jetées depuis dans les journaux et les revues.

Parmi les premières, nous avons surtout remarqué : *On a dead field flower*, — *To a snow bird*, — *The clouds are blushing*, et *Summer is dead* ; parmi les secondes : *The last poet*, traduit de l'allemand de Gruen ; plusieurs sonnets, *What might have been*, *My little room*, — qu'il ne faut pas confondre avec la traduction de *Ma chambrette*, — *The midnight winds*, et *Gone*.

Cette dernière pièce, une des plus touchantes, terminera nos citations :

“ Open the door and look within !
 Silent and still is that little room !
 Does it seem a place where you oft have been ?
 You are waiting for one who does not come !

*

There on the table at which she wrought
 Are the pretty things that her hands had made ;
 There is the basket from which she sought
 Thimble and scissors, needle and thread.

*

There is the music she used to play,
 There the piano her fingers knew,
 There on the wall where they used to stay,
 Are the pictures her girlish pencil drew.

*

There are the books that she loved to read,
 There is the spot where she used to sit ;
 But the heart that gave life to them all has fled
 You have come in vain if you seek for it.

*

Every thing seems as it seemed of yore,
 Silent and still in that little room —
 You have seen it all and may shut the door,
 You need not wait — she will never come !

Cette pièce n'est peut-être pas une des meilleures au point de vue de la versification, mais elle caractérise bien le genre préféré par M. Reade.

Nos lecteurs ont maintenant fait plus que d'ébaucher la connaissance d'un poète aimable et sympathique ; ils ont pu juger de l'étendue et de la variété de ses études ; ils ont pu constater qu'ils avaient affaire à un esprit très-cultivé, à une âme religieuse, à un cœur généreux et sans aucun doute éprouvé par le malheur.

Dans un de ses excellents articles de critique littéraire, dans lequel il s'est efforcé de faire connaître à ses lecteurs les œuvres poétiques du Rev. Dr Faber, cet illustre converti qui a tant contribué à l'éclat de la littérature catholique en Angleterre, M. Reade a trouvé des paroles éloquentes pour peindre cette soif de sympathie qui tourmente l'âme du poète.

Nos lecteurs en ont assez vu pour se convaincre que M. Reade doit tout le premier éprouver ce besoin de se savoir lu et goûté, besoin qui, à part toute question d'amour propre ou de vanité, est une des sources de l'inspiration poétique. Nous serons heureux si, pour notre part, nous avons pu contribuer à satisfaire ses légitimes aspirations, en ce qui regarde une partie du public canadien, qui ne lui avait pas encore fait tout l'accueil auquel il a droit à tant de titres.

H. V.

REVUE EUROPÉENNE

Quoique cette revue mensuelle ait élu domicile de l'autre côté de l'Atlantique, l'Amérique et les choses américaines, le Canada et les choses canadiennes nous y poursuivent assez souvent; car je ne puis m'abstenir de toute allusion à ce qui se dit et se fait là-bas à notre sujet.

Or on s'y occupe beaucoup plus de nous depuis quelques années. N'en soyons pas trop fiers du reste; moins nous serons sages et plus on parlera de nous. Ce sont le plus souvent nos difficultés et nos querelles qui nous mettent en scène. Les insurrections de 1837 et de 1838 ont révélé à la France notre existence, dont elle ne se doutait presque plus.

En ce moment le *Times* et les autres grands journaux de Londres discutent l'affaire du lieutenant-gouverneur de Québec, qui, là comme ici, menace d'éclipser la question de notre tarif protectionniste, mise aussi elle à l'étude par les publicistes anglais.

Il n'y a pas longtemps que la *Revue de Montréal* reproduisait une série d'articles sur la littérature canadienne, publiée dans le *Journal officiel de France*, par M. Raoul Frary. Si je suis bien informé, l'insertion de ces articles serait due à l'intervention de M. de Marcère, qui pendant l'exposition s'était épris du Canada et de la collection de livres exposée par notre département de l'instruction publique.

Voici maintenant qu'on lit dans la *Revue des Deux Mondes* un essai très-remarquable sous ce titre assez piquant: *La Doctrine Munroe et le Canada*.

L'auteur, M. C. de Varigny, y discute la probabilité de notre prochaine indépendance ou de notre annexion aux Etats-Unis. Malgré les quelques bourdes géographiques ou historiques qui semblent être de rigueur dans les travaux de ce genre publiés en Europe (1), ses données sont généralement correctes; il passe en

(1) Je ne relèverai que celle-ci: "Québec, Montréal, Kingston et Toronto se disputaient le privilège d'être le siège des pouvoirs publics. Situées toutes quatre sur les rives du Saint-Laurent, &c."

revue d'une manière très-large et admirablement succincte tous les événements qui se sont produits en Amérique depuis la cession du Canada à l'Angleterre. Je reproduis ses conclusions. On y verra que la conservation de l'élément français sur ce continent est considérée comme un fait de bon augure pour la France et propre à raffermir sa confiance dans l'avenir, en dépit des revers qu'elle a essuyés.

« Il y a quelques mois à peine, l'adversaire de lord Beaconsfield, M. William Gladstone, publiait dans un recueil étranger *The North American Review*, un article intitulé *Kin beyond the sea*, (nos parents d'outremer), qui a produit aux Etats-Unis une sensation profonde. Dans cette étude comparative des institutions américaines et anglaises, M. Gladstone décrit avec un légitime orgueil les progrès de l'Angleterre, la merveilleuse expansion de sa puissance politique et commerciale, son influence et son rôle dans le monde.

« Mais, ajoute-t-il si, rapide qu'ait été notre marche, celle des Etats-Unis nous laisse en arrière. Et cependant ils n'en sont encore qu'au début de leur carrière ; ils ont à peine commencé à tirer parti des inépuisables ressources de leur sol. L'Angleterre et l'Amérique sont probablement en ce moment les deux plus puissantes nations du monde ; mais si nous envisageons l'avenir, nous n'hésitons pas à affirmer que sous peu la fille éclipsera la mère. Elle occupera ce que nous occupons aujourd'hui : le premier rang, et nous ne pouvons pas plus y faire obstacle que Venise, Gènes et la Hollande n'ont pu faire obstacle à notre grandeur. Un devoir urgent nous incombe, celui de préparer par un énergique effort la réduction de notre dette nationale, en prévision du jour inévitable où le fardeau dépassera nos forces. »

« Ce langage pessimiste peut paraître empreint d'exagération. L'homme d'Etat qui s'exprime ainsi est encore sous le coup de la défaite de son parti, mais nul ne peut mettre en doute sa haute compétence financière et commerciale. Il entrévoit le moment où les Etats-Unis feront sur tous les marchés une concurrence redoutable aux manufactures anglaises, qui ne se maintiennent déjà qu'à grande peine en inondant l'Europe et l'Asie de produits inférieurs. Avant lui, il y a douze ans, le comte Russell exprimait le même opinion sous une forme originale et qui fit grand bruit : *Rest and be thankful*. La politique du « repos et de la reconnaissance » passa pour une boutade d'humoriste et cependant nombre d'esprits sérieux se demandaient alors et se demandent encore combien de temps durera cet immense édifice de la puissance anglaise et si les craquements significatifs qui se font entendre ne sont pas des avertissements dont il importe de tenir compte.

« Gouverner l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, le Canada et l'Australie impatients, l'empire des Indes et ses centaines de mil-

lions d'Hindous et de Mahométans, soutenir la Turquie, protéger l'Égypte, contenir la Chine, faire face à la Russie, maintenir sa prépondérance navale sur toutes les mers, sa suprématie commerciale sous tous les climats, certes, la tâche est lourde, et le *Times* était-il pessimiste le jour où, poussant son cri d'alarme, il s'écriait : *England totters at the apex of her greatness.* » ?

.....

« De l'étude attentive des faits qui précèdent, une conviction se dégage et s'impose. Quelle que soit la solution qui règle le sort de la colonie anglaise, la France n'a rien à en redouter. Le Canada indépendant ne sera jamais un empire hostile pour nous. Le Canada annexé aux États-Unis introduit dans la grande république américaine un élément sympathique à notre patrie et qui contrebalancerait l'influence de l'immigration allemande. Là comme ailleurs, en ce moment, notre rôle doit se borner à surveiller la marche des événements sans intervenir pour contrarier ou hâter un dénouement prochain.

« A ceux qui, Français atteints de la maladie de la peur, ou étrangers aveuglés par la haine, estiment que la France a reçu un coup mortel, nous répondrons que notre nationalité a résisté à de plus rudes épreuves et s'en est relevée plus puissante. Nous la leur montrerons vivace encore sur les rives du Mississipi comme sur celles du Saint-Laurent. Le génie profondément sympathique de notre race n'a pas dit encore son dernier mot. Nos vainqueurs d'hier l'affirment tout en s'irritant des obstacles qu'il leur suscite. Souvenons-nous qu'au Canada il a résisté à plus d'un siècle de domination étrangère tempérée par les traditions larges et libérales de l'Angleterre. Ni le temps ni la distance n'ont effacé le souvenir de la mère-patrie. Les épreuves infligées par la fortune changeante et vaillamment subies par un peuple qui sait comment et à quel prix on se relève, ont pu diminuer notre orgueil ; mais si nous observons attentivement ce qui se passe autour de nous, nous reprendrons courage. Repliée sur elle-même, la France retrouve le secret de sa grandeur : une homogénéité qu'aucun peuple ne possède au même degré. La puissance de l'Angleterre, celle de l'Allemagne, celle des États-Unis reposent sur des éléments divers et contraires, sources d'incessants conflits. L'Angleterre voit le Canada et l'Australie prêts à s'affranchir, et dans l'Inde une politique audacieuse jusqu'à la témérité courbe ce vaste empire sous ses lois. Aux États-Unis, les tendances séparatistes comprimées attendent l'heure de la revanche. En Allemagne, les provinces récemment détachées du Danemarck et de nos frontières, subissent sans l'accepter le joug du vainqueur : l'Allemagne du sud murmure et la force seule maintient ce que la force a créé. La France est compacte, unie vis-à-vis de l'étranger, et le jour où faisant trêve à nos dissensions intérieures sur la forme du gouvernement, nous nous rallierons dans une pensée commune, ce jour-là, sans autres efforts, sans violence, sans lutte, nous reprendrons notre

rang dans le monde. Alors nous aurons reconquis avec la sympathie des faibles, le respect des forts, la confiance en nous-mêmes en cette vitalité puissante, signe distinctif de notre race, contre laquelle le temps et la conquête étrangère ne peuvent rien, qui se relève à son heure et sait l'attendre parcequ'elle y croit.»

Du reste, M. de Varigny ne se prononce pas pour notre indépendance ou notre annexion aux États-Unis ; encore bien moins suppose-t-il que l'un ou l'autre événement s'accomplira par la violence ; mais il est tout naturellement frappé du stoïcisme avec lequel les hommes d'État et les journaux anglais envisagent eux-mêmes la possibilité d'un démembrement de l'empire, et il en tire des conséquences qui ne doivent pas nous étonner.

Seulement, comme M. de Varigny paraît lui-même le soupçonner, pour apprécier à leur juste valeur ces boutades des écrivains et des orateurs anglais, il faut faire la part des circonstances dans lesquelles elles se produisent. Lord Beaconsfield et la majorité qui gouverne aujourd'hui ne sont pas tout à fait de l'avis de M. Gladstone et du *Times* au sujet des colonies, et ces derniers eux-mêmes, le cas échéant, ne se montreraient guère aussi résignés que leurs théories économiques, ou leurs déclamations au jour le jour pourraient le faire croire. Ceux qui compteraient autrement s'exposeraient à se faire rappeler certain dicton picard cité par le bon La Fontaine :

« Biaux chires loups n'écoutez mie
Mère tanchent chen fieux qui crie. »

Il est bien visible toutefois que les idées de M. Gladstone, qui étaient encore en baisse à la bourse ou à la foire des idées, il y a quelques semaines, ont maintenant une tendance à la hausse. Le vote sur la guerre africaine a été formidable et a rendu du courage à l'opposition. John Bull, je me suis déjà permis de le dire ou plutôt de le répéter après bien d'autres, John Bull est au premier rang parmi les gens auprès de qui rien ne réussit comme le succès. L'excellente veine de lord Beaconsfield l'avait mis en belle humeur, mais il n'a pas fallu plus qu'une défaite où l'Angleterre n'a perdu tout au plus que sept à huit cents hommes, pour le dégriser. Qu'était cette perte, si choquante, il est vrai, dans les circonstances, comparée aux hécatombes humaines des dernières guerres d'Europe et d'Amérique !

D'ailleurs, tout se complique pour l'Angleterre : c'est à l'intérieur et à l'extérieur difficultés sur difficultés. L'épidémie des grèves est à peine atténuée sur un point par des palliatifs,

qu'elle éclate sur un autre. La protection commerciale semble à l'ordre du jour en Europe comme au Canada. La France hésite à renouveler son traité de commerce, et Bismarck se fait protectionniste. Le vaste système de libre échange qui faisait la prospérité de l'Angleterre est sérieusement ébranlé, et les manufacturiers ne peuvent plus répondre aux exigences des travailleurs. La question commerciale et la question sociale menacent d'êtreindre la politique dans le plus fatal des dilemmes.

La guerre de l'Afghanistan, quoique plus heureuse que celle d'Afrique, est considérée maintenant comme un embarras dont on se serait bien passé, et l'état de l'Inde inspire de sérieuses inquiétudes. De nouvelles complications surgissent en Egypte et en Orient; on n'en finit plus avec l'exécution du traité de Berlin. La Russie y éternise les difficultés pour elle-même et pour les autres, et toute l'habileté de notre ancien gouverneur général, lord Dufferin, qui représente maintenant le cabinet de Saint-James à Saint-Petersbourg, ne sera pas de trop pour y dominer la situation.

La Russie, il est vrai, est plus que jamais travaillée par les sociétés secrètes, et un nouvel attentat vient d'ajouter à l'épouvante qui régnait déjà dans toutes les cours du continent.

Le 14 avril, quatre coups de revolver ont été tirés sur le czar, au moment où il faisait sa promenade habituelle. On s'est emparé de l'assassin, qui a tiré encore plusieurs coups sur ceux qui le poursuivaient et blessé un gendarme.

L'empereur, qui a montré beaucoup de courage et de sang froid, est allé rendre grâce à Dieu à la cathédrale. A la salle du palais, où les grands dignitaires étaient accourus lui rendre leurs hommages, il a dit: « C'est la troisième fois que Dieu me fait cette grâce ! »

En effet, en 1866, à Saint-Petersbourg, et en 1867, à Paris pendant la grande exposition, il avait déjà été a pareille fête.

C'est, du reste, en Europe aujourd'hui un métier de prince. Mais ne soyons pas trop sévères envers ce pauvre vieux monde. N'avons-nous pas eu aux Etats-Unis, il n'y a pas bien des années, l'assassinat de Lincoln, et, au Canada, celui de Darcy McGee? Dans ces deux circonstances, les assassins ne manquèrent point leur coup. Quoi qu'il en soit, les tentatives de ce genre se multiplient en ce moment à un tel point qu'il n'y a plus à douter de

l'existence d'une conspiration embrassant toute l'Europe dans ses réseaux. En Russie, l'opinion est loin d'être la même qu'en Allemagne. L'empereur d'Allemagne a véritablement les sympathies de son peuple, qui jouit d'un gouvernement constitutionnel, tempéré, il est vrai, par les incartades de M. de Bismarck ; mais en Russie, les classes instruites, éloignées de toute participation au gouvernement, trop souvent décimées par l'exil en Sibérie au moindre signe d'un grand ou d'un favori, aspirent plus que jamais à un nouvel état de choses, et, si elles ne sympathisent pas ouvertement avec les nihilistes, qui du reste se recrutent largement dans leur sein, elles ne voient pas sans une certaine satisfaction volontaire ou involontaire un mouvement qui, bien qu'odieux en lui-même, leur paraît devoir amener quelque grand changement politique.

En France et en Italie, ce n'est certainement pas la liberté qui manque. Cependant le roi Humbert, comme on le sait, n'est pas plus en sûreté sur son trône constitutionnel que le czar au sein de l'absolutisme. En France, la république s'avance lentement mais sûrement, suivant un mot célèbre, vers les abîmes que l'on connaît. Le sénat hésite à voter le retour des chambres à Paris ; mais la même force qui a imposé le retour des aimables hôtes de la Nouvelle Calédonie obligera bien la représentation nationale à se laisser renfermer dans la grande capitale qui a tant maigris, dispersé ou dévoré d'assemblées.

Les adresses de l'épiscopat des différentes provinces ecclésiastiques de la France, celles des fidèles, des mères de famille, et même des enfants des écoles contre le projet de loi de M. Jules Ferry, continuent à se produire, non pas sans quelque espoir de la part des catholiques, qui, par ces démonstrations paisibles et légales satisfont au moins à l'honneur et à la conscience.

Je remarque dans l'adresse des évêques de la province de Toulouse cette phrase, qui expose, pour bien dire, le nœud de la situation :

« De notre côté, nous prenons le ciel à témoin que nous n'avons aucun sentiment préconçu contre l'établissement que vous fondez ; mais puisque nous déclarons en doctrine que la religion n'est point contraire à la république, prouvez qu'en pratique la république n'est pas opposée à la religion. »

Le projet de loi de M. Ferry et l'élection de Blanqui sont deux événements propres à encourager la réaction qui, pour avoir été peut-être trop vite au 16 mai, s'est beaucoup affaissée depuis.

Cette élection de Bordeaux est une menace, un prélude : le moment est arrivé où la commune veut absolument dominer. M. Waddington et ses collègues même les plus avancés ne valent pas mieux, aux yeux des intransigeants, que M. Dufaure et M. Decazes. Le cabinet est dans un dilemme. S'il accepte Blanqui quoique inéligible, il rouvre la porte toute grande à tous ceux qu'il a cru devoir excepter de l'amnistie. S'il résiste, c'est la guerre à outrance, guerre pour laquelle il ne peut espérer de concours sincère de la part de l'élément catholique et conservateur, que la loi de Ferry a exaspéré. On propose un troisième parti, — il est, comme c'est souvent le cas, pire que les deux autres : — ce serait d'annuler l'élection de Blanqui pour le gracier ensuite. Alors, non-seulement Blanqui serait réélu, mais Vallés, Pyat, Rochefort, tous les autres exceptés trouveraient bientôt des collèges électoraux, puisque l'élection serait devenue l'antichambre de l'amnistie.

Ce qu'il y a de dangereux pour la république dans cette situation est senti par les républicains de la plus belle eau. M. Edmond About s'exprime comme suit dans le *Dix-Neuvième Siècle* :

« La sagesse des républicains français fait l'admiration du monde lorsqu'ils ne sont pas les plus forts. Lorsqu'ils le sont, ou lorsque simplement ils croient l'être, ils s'abandonnent volontiers à des fantaisies périlleuses, et ne craignent pas de jouer sur une carte les résultats les plus péniblement acquis. »

« Nous n'avons pas fait une faute entre le coup d'Etat du 10 mai et les élections législatives du 14 octobre ; nous n'en avons pas fait une entre ces élections et le renouvellement partiel du sénat. Cette dernière opération, qui a dépassé les espérances les plus optimistes, n'aurait pas si bien réussi, il s'en faut, si les ennemis de la république avaient pu montrer aux délégués le bout du nez d'un spectre rouge. Supposez une seule élection comme celle de Bordeaux à la veille du 5 janvier, et dites si nous aurions cette belle majorité dans la chambre haute. »

M. About fait ensuite remarquer qu'en 1870 il n'y avait guère qu'un million de républicains, et que ce n'est qu'en rassurant tout le monde, qu'on est parvenu à rassembler péniblement les cinq ou six millions de suffrages qui soutiennent aujourd'hui les institutions nouvelles, mais qui, du train dont on y va, se désagrègeront peut-être plus vite qu'ils ne se sont réunis.

Il appelle aussi l'attention sur cette masse d'abstentions provenant sans doute de gens qui, hésitant entre les différents partis monarchiques, adoptent l'idée émise par M. Thiers : La république est, après tout, le gouvernement qui nous divise le moins.

M. About remarque de plus que cette majorité républicaine consiste surtout en convertis de fraîche date, qui, se joignant aux apathiques réveillés par les excès des républicains, tourneront la majorité de ceux-ci en minorité.

« On n'est que trop porté chez nous, ajoute-il, à considérer tout succès comme définitif et à croire que les électeurs ont fait un pacte avec leurs élus. Sommes-nous donc à ce point oublieux ou ignorants de l'histoire ? Faut-il rappeler à l'élite du grand parti national les brusques revirements de l'opinion dans un siècle qui a vu la royauté de droit divin, la monarchie parlementaire, la dictature impériale, et la république adorées et foulées aux pieds tour à tour ? »

Voilà comment un écrivain qui doit être peu suspect au libéralisme avancé, indique les résultats probables d'une politique que M. Léopold de Gaillard, dans le *Correspondant*, appelle à bon droit *la politique de la haine*,

Écoutons maintenant ce dernier :

« Il faut cependant qu'on aise, car la politique de la haine ne tarde pas à susciter contre elle le même sentiment dont elle est inspirée. La haine enfante la haine et ne peut en fin de compte enfanter autre chose. Dès lors, tout devient violent et stérile. Tout bruit de paroles est une invective, tout incident grossit à l'égal d'un conflit, tout souffle d'air fait le bruit d'une tempête. La guerre civile rugit dans les cœurs, en attendant qu'elle éclate au dehors. C'est le moment des sauveurs providentiels qui mettent tout le monde d'accord en imposant silence ; c'est surtout le moment de l'ennemi étranger qui revient, joyeux et sur de son fait, achever l'œuvre des ennemis intérieurs. »

Il est évident que les intransigeants sont en train de gâter les affaires de la république. Mais au profit de qui ou de quoi ? Au profit de la commune, et faudra-t-il que la France ou du moins Paris traverse encore, pour en arriver à un nouvel ordre de choses, quelques-unes de ces périodes de bouleversement si affreuses à travers lesquelles on a si souvent passé ? Ou bien ce nouvel ordre de choses se présentera-t-il de lui-même, soit sous la forme d'une réaction salutaire, les républicains sincères se ren-

dant aux conseils des évêques de la province de Toulouse, soit au moyen d'un de ces sauveurs providentiels dont il vient, d'être question ? Hélas ! il y en a trop, de ces sauveurs ; un seul suffirait : c'est l'embarras du choix qui fait toute la force de la république.

A ce propos, il est à noter que le jeune prince impérial, en mettant son épée au service de l'Angleterre dans la guerre contre les Zulus, vient de donner un démenti aux rapports qui le représentaient comme livré à la mollesse et dépourvu de toute énergie. S'il s'y distingue, ses chances augmenteront peut-être. Mais il y a bien des gens cependant à qui il répugnera de voir se reformer une cour aussi corrompue que l'était celle de Napoléon III dans les dernières années de son règne. Ce serait peut-être le cas de rééditer, avec une variante, un autre mot de M. Thiers, et de dire : Si l'on pouvait avoir l'empire sans les impérialistes !

Voilà bien des énigmes posées aux hommes d'Etat européens par le sphynx de la révolution ; il a sous ses larges pattes non-seulement la France, mais pour bien dire l'Europe entière, et, comme celui d'autrefois, il dévore bel et bien ceux qui deviennent mal !

Montréal, 29 avril 1879.

P. C.

Erratum. A la fin de la dernière revue, lisez : 28 mars, au lieu de : 28 février.

POESIE

LA FORET CANADIENNE

A JOSEPHIN SOULARY

C'est l'automne. Le vent balance
Les feuillages, et par moments
Interrompt le profond silence
Qui plane sur les bois dormants.

Des flaques de lumière douce,
A travers les rameaux touffus,
Dorent les lichens et la mousse
Qui croissent au pied des grands fûts.

De temps en temps, sur le rivage,
Dans l'anse où va boire le daim,
Un écho s'éveille soudain
Au cri de quelque oiseau sauvage.

La mare sombre aux reflets clairs —
Dont on redoute les approches —
Caresse vaguement les roches
De ses métalliques éclairs.

Et sur le sol, la fleur et l'herbe,
Sur les arbres, sur les roseaux,
Sur la croupe des monts superbes,
Comme sur l'aile des oiseaux,

Sur les ondes, sur la feuillée,
Brille d'un éclat qui s'éteint
Une atmosphère ensoleillée:
C'est l'Été de la *St-Martin* !

L'époque où les feuilles jaunies,
Où le ciel brode un reflet d'or,
Emaillent la forêt qui dort
De leurs nuances infinies.

O fauves parfums des forêts!
O doux calme des solitudes!
Qu'il fait bon, loin des multitudes,
Goûter vos rustiques attraits!

Ouvrez-moi vos retraites fraîches!
A moi votre dôme vermeil,
Que transpercent comme des flèches
Les tièdes rayons du soleil!

Je veux, dans vos sombres allées,
Sous vos grands ormes chevelus,
Songer aux choses envolées
Sur l'aile des temps révolus.

Rêveur ému, sous votre ombrage,
Oui, je veux souvent revenir,
Pour évoquer le souvenir
Et le fantôme d'un autre âge!

Aux profondeurs de vos taillis,
J'irai lire votre poème,
O mes belles forêts que j'aime!
Nobles forêts de mon pays!

Oui, j'irai voir si les vieux hêtres
Savent ce que sont devenus
Leurs rois d'alors, vos anciens maîtres,
Les guerriers rouges aux flancs nus.

Vos troncs secs, vos buissons sans nombre
Me diront s'ils n'ont pas jadis
Seul et vu ramper dans leur ombre
L'ombre de farouches bandits.

J'interrogerai la ravine
Où semble se dresser encor
Le tragique et sombre décor
Des sombres drames qu'on devine.

La grotte aux humides parois
Me dira les sanglants mystères
De ces peuplades solitaires
Qui s'y blottirent autrefois.

Je saurai des pins centenaires
Que la tempête a fait ployer
Le nom des tribus sanguinaires
Dont ils abritaient le foyer.

J'irai, sur le bord des cascades,
Demander aux rochers ombreux
A quelles noires embuscades
Servirent leurs flancs ténébreux.

Je chercherai dans les savanes
La trace des grands élans roux
Que l'Iroquois, l'œil en courroux,
Chassait jadis en caravanes.

Enfin, quelque biche aux abois, —
Dans mon rêve où le tableau change, —
Fera surgir le type étrange
De nos hardis *Coueurs des bois*.

Et — brise, écho, feuille légère,
Souple ramille, ombrages frais,
Oiseaux chanteurs, molle fougère
Qui bordez les sentiers secrets,

Bouleaux, sapins, chênes énormes,
Débris caducs d'arbres géants,
Rocs moussus aux masses difformes,
Profondeurs des antres béants,

Sommets que le vent décapite,
Gorge aux imposantes rumeurs,
Cataracte aux sourdes clameurs :
Tout ce qui dort, chante ou palpite ...

Dans ses souvenirs glorieux
La forêt entière drapée,
Me dira l'immense épopée
De son passé mystérieux !

.....

Mais quand mon oreille attentive
De tous ces bruits s'enivrera,
Tout près de moi retentira ...
Un sifflet de locomotive !

LOUIS-II. FRÉCHETTE.

CHRONIQUE MUSICALE

CONCERT DE M. DESÈVE

— Voyez-vous, monsieur, je m'y connais, moi ; je sais ce que je dis. Je joue du violon, moi, je puis en parler comme pas un. Eh bien ! votre M. Desève ne va pas à la cheville de M. Martel !... Remarquez donc ce jeu lourd et pesant, ce manque d'expression, ce mécanisme mesquin et cet archet inquiet, tremblant, dirigé par une main molle et incertaine ! Quelle tenue ! Tout cela fait pitié !...

Martel ! voilà un violoniste ! Et vous le savez comme tout le monde, Martel a été le professeur de Desève ; c'est lui qui l'a fait ce qu'il est. Desève, me direz-vous, a passé deux ans à Paris sous Vieuxtemps et Léonard. Tant que vous voudrez. Mais deux ans, ce n'est rien. Je prends des leçons de Martel depuis des années et des années, et cependant je suis encore loin de mon maître ! Savez-vous bien, monsieur, que Desève n'est rien à côté de Prume et que Prume n'est rien à côté de Martel ?... Vous souriez !... Ce que c'est pourtant quand on ne sait pas ! —

C'est ainsi que M. M**, paisible spectateur, s'est fait *scier*, au concert de M. Desève, par un voisin tout à fait inconnu !... Les accidents et les malheurs arrivent au moment où l'on s'y attend le moins !... Ce cas est-il unique, ou nous annonce-t-il le commencement d'un fléau ? Serions-nous menacés de ne pouvoir assister à un concert sans avoir à craindre un voisinage aussi maussade ? N'y-a-t-il pas assez de la crise financière pour éloigner le public ?... Déjà l'on annonce un concert sur les omnibus, tout comme s'il s'agissait d'une partie de crosse ... Que faudra-t-il donc inventer de nouveau pour entraîner le public et faire salle comble ?... D'un côté l'économie, de l'autre la crainte d'entendre un voisin s'écrier : — « Je joue du violon, moi, je puis ... »

La chose est grave, et ce ne serait pas trop d'un congrès pour y remédier.

Le cas dont nous parlons n'est pas fictif. La tirade qui ouvre notre chronique est, quant au fond, authentique. Plus d'une phrase même est textuelle, en particulier le : Je joue du violon, moi. ... — Quel embarras, parfois, que des amis trop zélés !...

M. Desève est le premier qui a réussi à captiver le public canadien de Montréal. Il se présentait devant lui pour la troisième fois, — chose assez dangereuse, — et cependant la Salle des Artisans était remplie !... Aussi le programme était-il très-attractif. Outre madame et monsieur Barnes, inconnus à notre public français, figurait un quatuor régulier, le meilleur de Montréal. Ce quatuor, composé de M. Desève, de MM. Vilbon et Sancer, ses élèves, et M. Leblanc, a débuté sous les auspices les plus heureux ; il est appelé à mettre en honneur la forme musicale la plus élevée.

Le quatuor en mi bémol (op. 125) de Schubert a été rendu avec un ensemble qui dénotait une étude très-approfondie de cette belle œuvre, et qui aurait [même obtenu l'approbation d'un public connaisseur. M. Desève, toutefois, fait de sa partie un solo trop indépendant. N'oublions pas que le style du quatuor n'est pas celui de la sonate ni du concerto. Chaque instrument du quatuor a une importance égale. Il est bon de s'effacer pour donner du relief à un motif spécial, mais le premier violon est alors assujéti aux mêmes lois que les autres instruments. Pas trop de caprice ni de laisser-aller dans la mesure, sous peine d'affaiblir le caractère classique par excellence du quatuor. Un peu plus de carrure — sans excès — serait mieux approprié, surtout quand il s'agit de Mozart.

M.M. Vilbon, Sancer et Leblanc sont de ces amateurs qui, par leur intelligence, leur goût et leur amour du travail, peuvent facilement se transformer en artistes. Nous espérons qu'au nom de l'art et de l'honneur national, ils resteront unis sous la direction de M. Desève, afin que l'on puisse dire que nous avons une bonne organisation musicale canadienne-française.

Lors que les Anglais ont deux grandes sociétés musicales fonctionnant depuis plusieurs années, nous n'avons rien fait. N'était M. Desève, nos frères d'Albion pourraient croire que nous avons rompu avec la musique.

Sans effort, sans contorsions, sans grimaces, sans cris, madame

Barnes a plu beaucoup et obtenu un grand succès. Si cela pouvait inspirer nos *grandes cantatrices*!... L'air des *Bijoux* de Faust, dit un peu trop lentement, mais avec infiniment d'esprit, a remplacé avantageusement un air de Dudley Buck.... non pas que nous fassions fi des compositions de ce bon musicien, mais nous entendons si rarement des morceaux du grand répertoire ! et nous en avons tant entendues, de ces chansonnettes et de ces romances !!... Il est bon que notre public soit initié aux œuvres capitales par des artistes, afin qu'il puisse peu à peu former son jugement et apprendre ce que c'est que le chant. Madame Barnes est l'unique cantatrice que nous possédions. Puisse-t-elle trouver des imitateurs... Son mari est un musicien de premier ordre, qui accompagne comme un musicien seul peut accompagner.

M. Desève a eu la bonne fortune, cette fois, d'être dignement soutenu et secondé. Il est bien ennuyeux pour un virtuose d'avoir un accompagnateur qui ne voit que *la note* et qui, à une ignorance totale de la tradition, joint un jeu mou et sans expression. Le public doit aussi s'en féliciter ; au lieu d'un solo constamment gêné et obscurci par le piano, il a entendu un magnifique duo où les difficultés étaient voilées par l'aisance la plus parfaite, où le dialogue coulait facile, alerte, vif et gracieux comme le ruisseau qui se rit des petits cailloux.

Nous étions en présence de deux artistes. Il nous était donné d'applaudir ce qu'une ville européenne eût applaudi. M. Desève n'est pas de ceux qui, arrivés à un certain degré, ne sauraient aller au delà. Il progresse sans cesse. C'est alors que le talent fait le désespoir des incapables, et qu'on est forcé de constater que, pour réussir, il faut le travail, et avec le travail un tempérament, une organisation spéciale.

Malgré l'évidence, croirait-on que les capacités de M. Desève sont revoquées en doute par plusieurs CÉLÉBRÉS ! Poussés dans les derniers retranchements, peut-être trouvera-t-on que M. Desève ne joue pas *lui-même* du violon. Ce serait une trouvaille, cela ! Attendons. Le patriotisme ... — et l'esprit de certaines gens — peut tant de choses !

M. Desève a le tort que d'autres ont eu, il porte ombrage ; il diminue le prestige de certaines personnes qui n'ont pour tout bagage que l'ambition et la suffisance. Il a fait japper et a passé son chemin sans même retourner la tête. Bah ! les roquets, finiront par se taire, fatigués de hurler sans résultat.

Le bon sens public, tout tardif qu'il est, n'en finit pas moins par se manifester, en dépit des journaux complaisants, des amis, de l'influence politique et des réclames.

Cette digression, déjà longue, pourra faire le sujet d'un prochain article.

Il ne nous reste plus que quelques mots à ajouter sur le concert de M. Desève. M^{lle} Nimmo, aidée de son professeur, M. J.-A. Fowler, a fait son début devant le public, début marqué par une grande timidité qui paralysait les qualités de l'élève.

M. Maillet paraît trop rarement devant le public pour acquérir définitivement l'aplomb voulu et l'expérience vocale. Voix très-étendue, timbre riche, et talent, rien ne manque à M. Maillet, ... que l'expérience.

L'organe de M. Lefebvre nous inspire les mêmes remarques.

Si M. Desève veut préparer, avec l'aide de son quatuor et d'une couple d'artistes, une série de concerts pour l'hiver prochain, nous pouvons lui prédire qu'il aura l'approbation et l'appui de tous ceux qui s'intéressent à la cause musicale.

Nous croyons aller au devant du désir de tous en demandant pour cette série les concertos de Beethoven, Mendelssohn et Max Bruch. Le classique, sous l'archet de M. Desève, revêt un charme que le public ne lui connaissait pas encore.

Tout le monde se fera un plaisir d'assister à ces concerts. Seulement, si vous vous trouvez à côté d'un monsieur qui vous adresse la parole en ces termes : Voyez-vous, monsieur, je m'y connais, moi ; je sais ce que je dis...je joue du violon, moi, je puis,..... — changez de place.

GUILLAUME COUTURE

THE OLD REGIME IN CANADA

FRANCIS PARKMAN.

Comme son titre l'indique, ce livre traite du régime qui prévalut au Canada avant 1760. L'auteur veut faire connaître la vie intime de la population française et montrer comment s'est formée la nationalité canadienne. Les guerres avec les Iroquois, les affaires religieuses, l'administration civile, le commerce, la colonisation, etc., forment autant de sujets distincts, et plus ou moins disparates, qu'il fait suivre d'un parallèle entre les Canadiens français et les Anglo-Américains. Aux yeux de M. Parkman, la domination française n'a été qu'une période de querelles religieuses, de dissensions civiles, de despotisme, d'ignorance et de pauvreté, et les colons de la Nouvelle-Angleterre étaient bien supérieurs à ceux de la Nouvelle-France.

Telle est l'impression qui reste nécessairement de la lecture attentive du livre de M. Parkman.

Voyons si l'auteur de l'*Old Régime* s'est montré «sympatique écrivain,» ainsi qu'il est qualifié dans un livre écrit par un Canadien français.

I

La première qualité qui doit distinguer un historien, c'est la véracité, au moins quant aux faits. Or, s'il fallait en juger par l'*Old Régime*, cette qualité ne serait pas précisément celle qui domine chez M. Parkman. Son livre a quatre cent une pages de texte, et, de ce nombre, quatre-vingt-une sont remplies de faits controuvés, de fausses dates, ou d'autres inexactitudes.

Signalons et rectifions ces erreurs, si longue, et si ennuyeuse qu'en soit la tâche.

En parlant de la paix conclue avec les Iroquois en 1653, M. Parkman dit aux pages 4-5 :

« Le commerce des fourrures fut rétabli, offrant une perspective d'abondance, car les castors, profitant des querelles des hommes, leurs ennemis, s'étaient beaucoup multipliés depuis quelque temps. Ce fut comme un passage de la mort à la vie, car le pays se soutenait avec le castor, et, privé de cette ressource, *son seul moyen de subsistance, il s'en allait mourant tranquillement depuis que la guerre avait commencé.* »

Cette assertion est absolument contraire à la vérité. Les incursions des Iroquois commencèrent vers l'année 1640. Dollier de Casson, page 31, et la *Relation* de 1642, page 36, constatent que la population sédentaire de la Nouvelle-France n'était que de 240 personnes, à la fin de l'année 1641. En 1653, c'est-à-dire douze ans plus tard, la mère Marie de l'Incarnation (*Lettres historiques* XLVIII) dit que la population du Canada était d'environ 2,000 âmes, ce qui accuse une augmentation de 1760 personnes. Et le 1^{er} septembre 1652, elle écrit à son fils au sujet de désastres causés par les Iroquois :

« Cependant on roule, et lorsqu'on pense être au fond du précipice on se trouve debout. Cette conduite est universelle, tant dans le gros des affaires publiques, que dans chaque famille en particulier. Lorsqu'on entend dire que quelque malheur est arrivé de la part des Iroquois, comme il en est survenu un bien grand depuis un mois, chacun s'en veut aller en France ; et en même temps on se marie, on bâtit, le pays se multiplie, les terres se défrichent et tout le monde pense à s'établir. *Les trois quarts des habitants ont par la terre de quoi vivre.* »

Lorsqu'il est ainsi constaté que la population s'était presque décuplée en douze ans, que la colonisation progressait et que les « trois quarts des habitants » avaient « par leur travail à la terre de quoi vivre, » il faut bien admettre qu'en représentant le pays comme « se mourant tranquillement » et n'ayant que le castor pour « son seul moyen de subsistance, » M. Parkman ignore ou falsifie les faits.

A la page suivante, il raconte l'enlèvement du Père Poncet, et pour se donner l'occasion de faire une plaisanterie mal déguisée au sujet des prières que ce saint prêtre, dans ses souffrances, adressait au Ciel, il lui fait dire certaines choses qui ne se trouvent pas dans le récit original.

« Cependant, dit M. Parkman, il garda une petite image de la couronne d'épines, dans laquelle il trouva beaucoup de consola-

tion, ainsi que dans la communion avec les saints ses patrons, saint Raphaël, sainte Marthe et saint Joseph. En une occasion il demanda à ces amis célestes quelque chose pour étancher sa soif et un bol de bouillon pour raviver ses forces. A peine avait-il formulé cette demande, qu'un sauvage lui donna quelques prunes sauvages et dans la soirée, pendant qu'il gisait presque sans connaissance sur le sol, un autre sauvage lui apporta le bouillon désiré. »

Au lieu de ce récit facétieux, en partie plagié, voici ce que dit la *Relation* de 1653, page 10-11 :

« J'avais encore dans mon bréviaire une image de saint Ignace avec notre Seigneur portant sa croix... ; l'image de Notre-Dame de pitié, entourée des cinq plaies de son fils, m'était aussi restée : c'était ma plus grande consolation et mon réconfort dans mes tristesses..... Je gardai une petite couronne de Notre Seigneur, qui me resta seule de ce que je portais sur moi quand je fus pris..... Comme je me sentais extrêmement épuisé, j'eus recours à mes deux patrons, saint Raphaël et sainte Marthe, leur disant doucement en mon cœur que j'aurais bien besoin de quelque rafraîchissement dans la soif que j'endurais et d'un peu de bouillon dans mon épuisement. A peine avais-je formé ces sentiments dans mon cœur que l'un de nos conducteurs m'apporta quelques prunes sauvages, qu'il trouva par une grande aventure dans les bois... Sur la nuit, ayant eu bien de la peine d'avoir un peu d'eau nette, parce que nous étions dans un vilain marais, je me couchai et m'endormis, sans autre réconfort que de ma lassitude ; mais je fus bien étonné que mon hôte m'éveillât et me présentât un bouillon, sans savoir comment il l'avait pu faire. »

Comme on le voit, saint Joseph, le bol, l'image de la couronne de Notre-Seigneur, etc., ne se trouvent pas dans le récit du Père Poncet.

A la page 8, l'auteur indique qu'il *traduit* une partie du récit du Père Poncet ; cependant il le fait arriver à Montréal trois jours trop tôt, le 21, tandis que le Père dit que c'est le 24.

Notre auteur trouve en revanche que le Père Le Moyne voyageait plus lentement : il le fait arriver à Montréal le 7 septembre, tandis que ce bon Père nous dit dans son journal qu'il y arriva le 6. D'ailleurs, il l'avait fait partir avec un seul français au lieu de deux, ainsi que le constate le récit de ce voyage. Il est moins parcimonieux à l'égard du Père Dablon, qu'il nous représente escorté par un nombre de sauvages (*a number o Indians*) pour revenir du pays des Onondagas à Québec, tandis que, dans sa relation, le Père De Quen dit qu'on ne put décide r

que deux jeunes sauvages d'importance et quelques autres à accompagner le Père Dablon.

L'Old Régime renferme une erreur plus grave à la page 23, puisqu'elle suppose un acte de lâcheté de la part de la population de Québec. Il s'agit de l'enlèvement des Hurons de l'île d'Orléans par les Iroquois, en 1656. Après avoir dit que ces barbares se rendirent de nuit à l'île, où ils massacrèrent six Hurons et en firent plus de quatre-vingts prisonniers, M. Parkman ajoute :

« A midi, les Français virent du rocher de Québec quarante canots venant de l'île d'Orléans passer devant la ville avec des démonstrations insolentes, tous remplis d'iroquois avec leurs prisonniers, parmi lesquels se trouvait un grand nombre de filles huronnes. En passant devant la ville, les ravisseurs forcèrent ces filles à chanter et à danser. Les Hurons étaient les alliés, ou plutôt les protégés des Français, qui étaient de toutes manières obligés de les défendre. Cependant les canons du fort Saint-Louis restèrent silencieux et la foule demeura ébahie de terreur et d'épouvante... Quelques-uns débarquèrent en haut et en bas de la ville, et pillèrent les maisons dont les habitants épouvantés s'étaient sauvés. Pas un seul soldat ne bougea, ni un coup de canon ne fut tiré ! Les Français, réduits au silence par une horde de sauvages nus, devinrent un objet de mépris pour leurs propres alliés ! »

D'après ce récit, on est naturellement porté à croire que les Français étaient en grand nombre (*the crowd*) dans la ville, qu'ils savaient ce que les Iroquois avaient fait, mais qu'affolés par la crainte de ces barbares, ils n'eurent pas le courage de porter secours aux Hurons leurs alliés. Or il n'en est rien. Les Français n'avaient pas encore été informés des massacres qui avaient eu lieu à l'île d'Orléans, ils ne savaient pas qu'il y eût des prisonniers hurons dans ces canots et ils avaient d'autant plus raison de ne pas s'en douter, qu'ils étaient en paix avec les Iroquois et que les femmes huronnes chantaient et dansaient en passant devant la ville, ainsi que le dit M. Parkman, sans compter que tous les canots firent signe qu'ils étaient des amis. Marie de l'Incarnation, dans une lettre en date du 14 août 1656, constate l'exactitude de ce que j'avance.

« Nous fûmes tout surpris, dit-elle, de voir le fleuve couvert de canots qui venaient vers Québec, surtout quand on sut que c'étaient des Agnerognons, qui, par le traité de paix et encore selon la parole qu'ils en avaient donnée tout nouvellement aux révérends Pères, ne devaient point passer les Trois-Rivières. Cela fit croire qu'ils étaient aussi bien ennemis des Français

que des sauvages. C'est pourquoi les maisons écartées demeurèrent désertes, chacun se retirant à Québec, où néanmoins il n'y avait pas de forces, chacun étant allé à ses affaires. Ils passèrent devant le fort, où l'on crut qu'ils allaient aborder ; mais, faisant signe qu'ils étaient des amis, ils passèrent outre et continuèrent leur chemin, jusqu'à ce qu'ayant vu des maisons abandonnées, ils crurent qu'on s'était retiré par la défiance qu'on avait d'eux, ce dont ils furent tellement choqués qu'ils enfoncèrent les portes, pillèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, puis s'en allèrent aux Trois-Rivières chercher à qui vendre leur pécorage. »

Ce récit diffère essentiellement de celui que fait M. Parkman, et, au lieu de la foule qu'il nous montre sur le rocher de Québec, la mère Marie de l'Incarnation nous apprend que la ville était presque déserte, « sans forces, chacun était allé à ses affaires, » le plus grand nombre aux travaux des champs. Puis M. Parkman, en disant que « quelques sauvages débarquèrent en bas de la ville, » commet une erreur qui donne une bonne idée de l'inexactitude du reste. S'il connaît Québec, il doit savoir qu'en bas de la ville il n'y a que de l'eau et que, par conséquent, il est impossible d'y débarquer, à moins que ce ne soit pour prendre un bain en eau profonde.

D'ailleurs, si M. Parkman a bien étudié cette période de notre histoire, il doit savoir que les Français ne reculaient jamais devant les Iroquois, même lorsqu'ils avaient à lutter un contre dix. L'exploit des jeunes gens qui se rendirent aux Trois-Rivières pour délivrer le Père Poncet et l'immortel combat de Dollard au Long-Sault suffiraient à prouver que le reproche de lâcheté que M. Parkman fait aux Canadiens n'est qu'une calomnie. Il semble que les ancêtres de M. Parkman ont eu plus d'une fois occasion de connaître le courage de nos pères.

Il se trompe aussi lorsqu'il dit, en parlant de l'arrivée de la colonie française à Onondaga : « Les Français prètextèrent leur fatigue » pour se soustraire aux démonstrations des sauvages. L'auteur de la relation, lui, s'exprime autrement :

« Mais nous voyant assez las de la fatigue d'un si long voyage, ils nous dirent qu'ils se retireraient de peur que leur civilité ne troublât notre repos. »

A la page 47, M. Parkman parle de l'embarquement de M^{lle} Mance et de Marguerite Bourgeoys, avec trois religieuses et un certain nombre de colons que les Sulpiciens envoyaient, en 1659, au Canada. Après avoir dit quelques mots des démarches faites par M^{lle} Mance et Marguerite Bourgeoys, il ajoute :

« Cependant les Sulpiciens et d'autres personnes intéressées à cette pieuse entreprise avaient fait tous les efforts pour trouver des hommes destinés à renforcer la colonie et des jeunes femmes pour leur servir d'épouses : tous furent expédiés à Laroche¹ 3, pour y attendre le départ. Cette attente fut longue. Laval, évêque de Québec, était allié aux Jésuites et avait plus que de la froideur pour les colons de Montréal. Des écrivains de Saint-Sulpice disent que ses agents (à Laval) firent tous leurs efforts pour décourager les colons et que certaines personnes à Laroche¹ dirent au maître du navire à bord duquel ils (les émigrants) devaient s'embarquer qu'ils ne paieraient pas leur passage s'il leur faisait crédit. »

Le meilleur moyen, et le plus sûr, de juger des sentiments d'un homme, c'est de prendre ses actes et ses paroles. Or, écrivant, en 1668, à un prêtre de Paris, l'évêque de Pétrée disait :

« La venue de monsieur l'abbé de Queylus avec plusieurs bons ouvriers tirés du séminaire de Saint-Sulpice *ne nous a pas moins apporté de consolation* ; nous les avons tous embrassés *in visceribus Christi*. »

Les jésuites, que M. Parkman représente comme les alliés de l'évêque et partageant ses sentiments au sujet des Sulpiciens, parlent dans le même sens que Mgr de Laval :

« Et d'un autre côté, lisons-nous dans la *Relation* de 1668, cette même Providence nous a fourni un puissant renfort par la venue de monsieur l'abbé Queylus, avec plusieurs ecclésiastiques tirés du séminaire de Saint-Sulpice, lesquels vont joindre à Mont-Royal ceux qui y sont, et dont deux ont été envoyés par Mgr de Pétrée, cet été dernier, à une peuplade des Iroquois d'Oïogouën, qui se sont placés depuis peu sur les rives nord du grand lac Onctario. »

D'ailleurs M. Parkman fait ici double erreur. D'abord, Mgr Laval ne pouvait guère avoir de froideur pour les colons de Montréal en 1659, puisqu'il venait d'être nommé évêque de Pétrée, qu'il n'était jamais venu au Canada et y débarqua pour la première fois à Québec le 6 juin de cette même année 1659. Comment aurait-il pu avoir tant de froideur pour des gens avec lesquels il n'avait jamais eu ni rapports ni difficultés ?

S'il fallait juger du courage des Canadiens français par les assertions de M. Parkman, nos ancêtres n'auraient été qu'une troupe de poltrons, épouvantés par l'ombre même des Iroquois. Nous avons vu ce qu'il dit à la page 23 ; il revient encore à la charge, page 70, et après avoir raconté les préparatifs qu'on avait faits pour arrêter une incursion des Iroquois, qui ne se rendirent pas à Québec, il ajoute :

« Plusieurs jours s'écoulèrent sans que les Iroquois parussent. Les réfugiés *prirent courage*, puis commencèrent à retourner à leurs fermes et à leurs maisons désertes. »

Or c'est tout le contraire qui est vrai, ainsi que l'attestent les *Relations* des Jésuites et les lettres de Marie de l'Incarnation.

La *Relation* de 1660 dit qu'on avait mis « tous les postes de Québec en si bon ordre, qu'on y souhaitait plutôt l'Iroquois que de l'y craindre. » Dans une lettre en date du 25 juin 1660, la mère de l'Incarnation dit : « Les Français étaient si encouragés qu'ils souhaitaient que l'affaire (l'attaque de Québec) fût véritable. »

Ces témoignages ne corroborent pas absolument l'assertion de M. Parkman.

Signalons en passant une autre inexactitude qui se trouve à la même page. En disant que les habitants des environs de Québec se réfugièrent en ville, il ajoute qu'une partie d'entre eux furent logée dans le couvent des Ursulines, « lequel, ajoute-t-il, au lieu des sœurs, était occupé par vingt-quatre soldats. » C'est une erreur : la mère Marie de l'Incarnation et trois autres religieuses ne bougèrent pas du couvent et les autres ne faisaient que coucher en dehors, puis revenaient chaque matin. Marie de l'Incarnation, qui doit avoir été aussi bien renseignée que M. Parkman sur ce point, dit positivement :

« J'eus la permission de ne point *sortir*, afin de ne pas laisser notre monastère à l'abandon de tant d'hommes de guerre, à qui il me fallait fournir les munitions nécessaires, tant pour la bouche que pour la garde. *Trois autres religieuses demeurèrent avec moi...* le soir on emmenait les religieuses et le matin sur les six heures on les ramenait. »

Le chapitre IV est consacré au récit des prétendus troubles qui agitèrent la colonie durant la période comprise entre 1657 et 1668. Ces troubles furent bien grands, s'il faut en croire le premier alinéa de ce chapitre :

« Les querelles intestines, dit M. Parkman, furent extraordinaires par leur nombre, leur diversité et par leur amertume. Il y avait la querelle permanente de *Montréal avec Québec*, les querelles des prêtres les uns avec les autres, des prêtres avec le gouverneur, et du gouverneur avec l'intendant, sans compter les disputes continuelles des marchands avec leurs rivaux, les employés défalcateurs. »

Comme récit imaginaire, tout cela est superbe ; mais c'est fort répréhensible au point de vue historique. D'abord les prêtres

étaient en paix et en bonne intelligence les uns avec les autres. M. Parkman veut peut-être parler des difficultés qui avaient eu lieu entre Mgr de Laval et l'abbé de Quéhus ; mais cette affaire fut réglée bien avant 1668, en sorte que l'affirmation de M. Parkman devient fautive par sa généralité.

Quant aux querelles de Québec avec Montréal, il est regrettable que l'auteur de *l'Old Régime*, qui affecte ordinairement d'accumuler les citations, n'en ait pas donné quelques-unes à l'appui de cet avancé, car les ouvrages que nous avons consultés ne donnent aucunement raison à M. Parkman sur ce point. On pourrait dire la même chose au sujet des querelles des prêtres avec le gouverneur.

Enfin les querelles de l'intendant avec le gouverneur sont de la pure imagination. Talon, le premier intendant, arriva en 1665 à Québec, et il n'eut pas de querelle avec le gouverneur pendant les trois années qu'il y demeura. Dans tous les cas, ces prétendues querelles n'auraient pas duré pendant toute cette période, ainsi que l'assertion trop générale de M. Parkman porterait à le croire.

J.-C. LANGELIER.

— *A continuer.*
